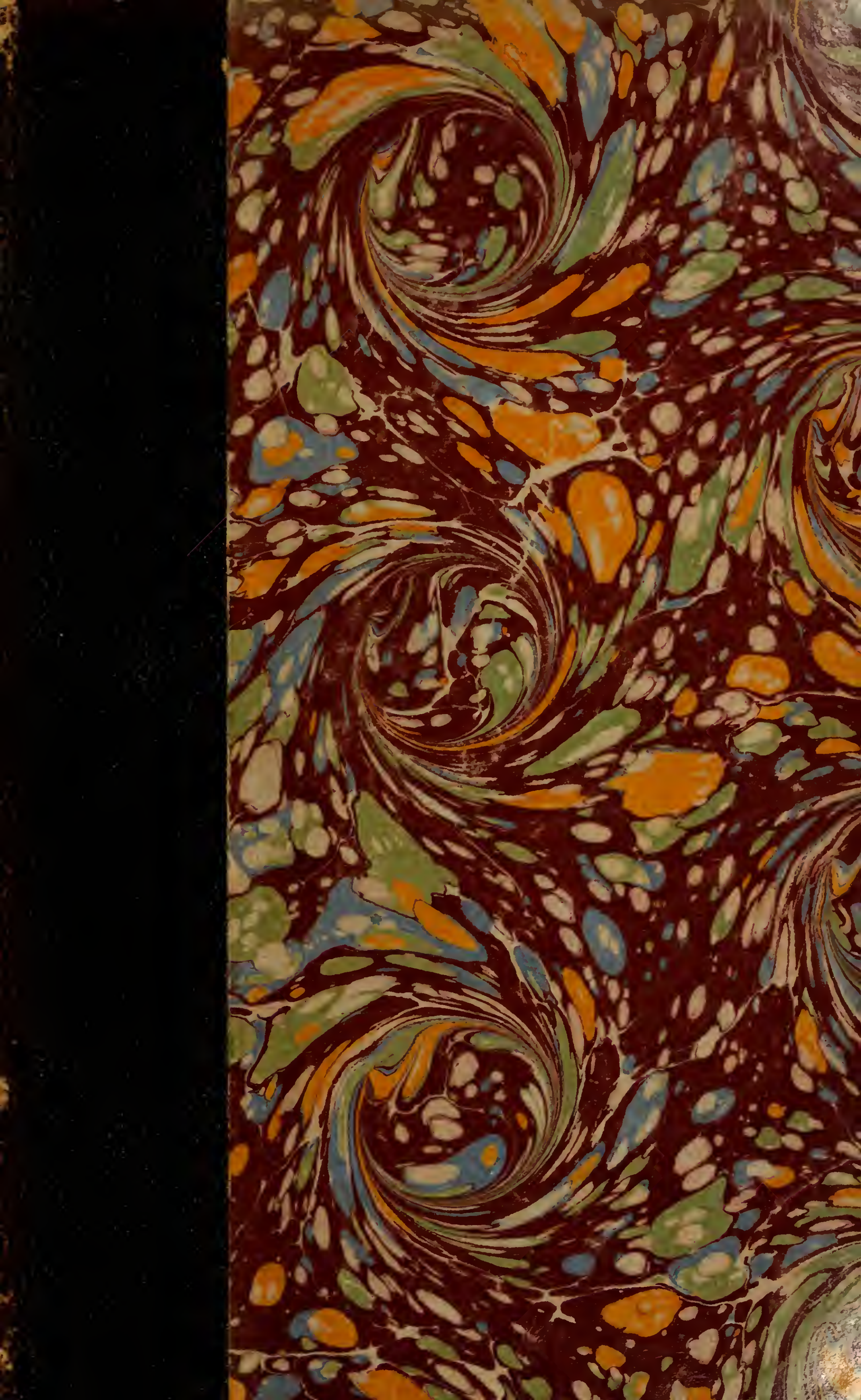
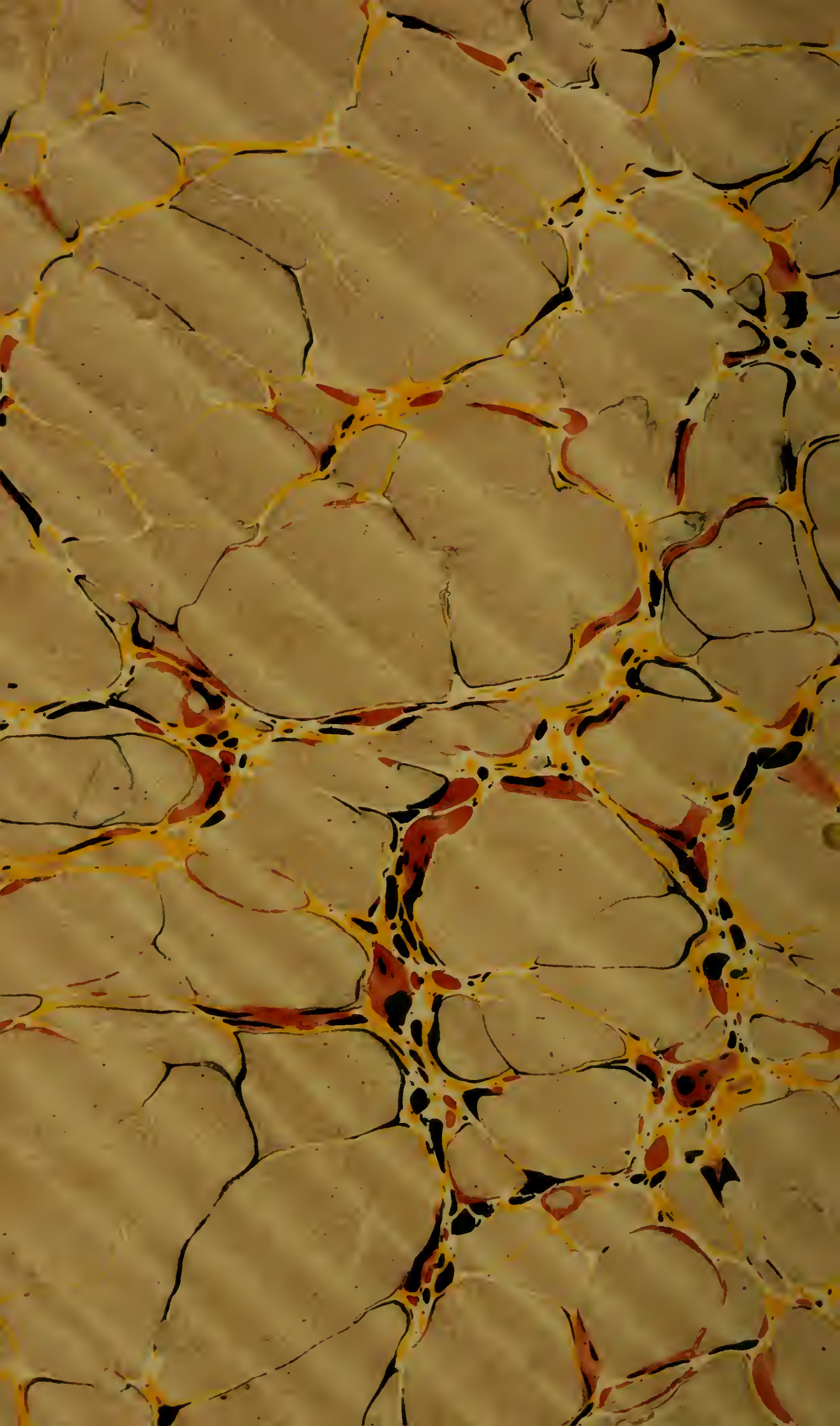
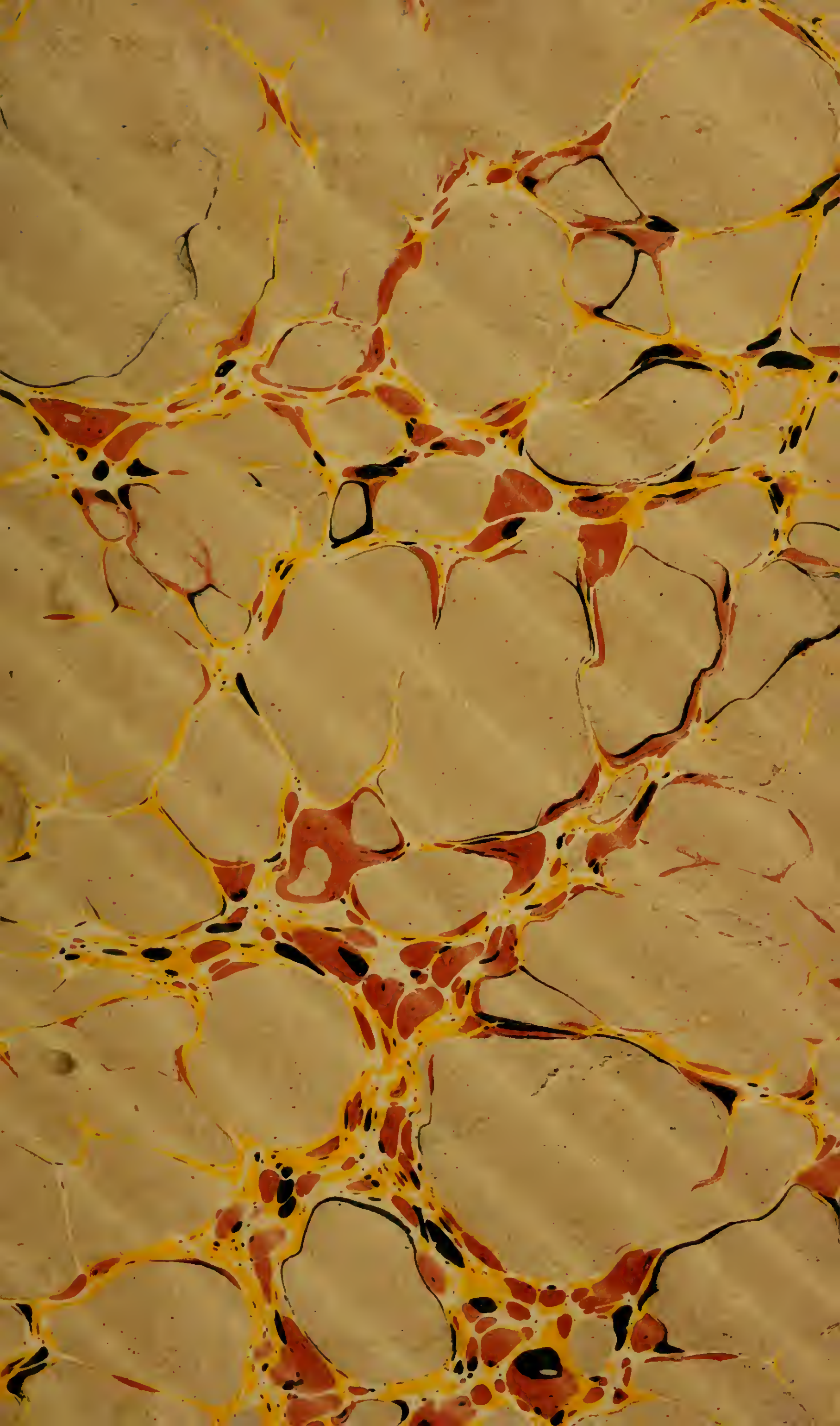






LES

VIES ENCLOSES

DU MÊME AUTEUR

La Jeunesse blanche.

L'Art en exil.

Le Règne du silence.

Bruges-la-Morte.

Musée de béguines

La Vocation.

Sceaux. — Imprimerie Charaire et Cie.

GEORGES RODENBACH

LES VIES
ENCLOSES

POÈME

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1896

AQUARIUM MENTAL

AQUARIUM MENTAL

I

L'eau sage s'est enclose en des cloisons de verre
D'où le monde lui soit plus vague et plus lointain;
Elle est tiède, et nul vent glacial ne l'aère;
Rien d'autre ne se mire en ces miroirs sans tain
Où, seule, elle se fait l'effet d'être plus vaste
Et de se prolonger soi-même à l'infini!
D'être recluse, elle s'épure, devient chaste,
Et son sort à celui du verre s'est uni,
Pour n'être ainsi qu'un seul sommeil moiré de rêves!
Eau de l'aquarium, nuit glauque, clair-obscur,
Où passe la pensée en apparences brèves
Comme les ombres d'un grand arbre sur un mur.

Tout est songe, tout est solitude et silence
Parmi l'aquarium, pur d'avoir renoncé,
Et même le soleil, de son dur coup de lance,
Ne fait plus de blessure à son cristal foncé.
L'eau désormais est toute au jeu des poissons calmes
Éventant son repos de leurs muettes palmes;
L'eau désormais est toute aux pensifs végétaux,
Dont l'essor, volontiers captif, se ramifie,
Qui, la brodant comme de rêves, sont sa vie
Intérieure, et sont ses canevas mentaux.
Et, riche ainsi pour s'être enclose, l'eau s'écoute
A travers les poissons et les herbages verts;
Elle est fermée au monde et se possède toute
Et nul vent ne détruit son fragile univers.

II

L'aquarium où le regard descend et plonge
Laisse voir toute l'eau, non plus en horizon,
Mais dans sa profondeur, son infini de songe,
Sa vie intérieure, à nu sous la cloison.
Ah! plus la même, et tout autre qu'à la surface!

D'ordinaire l'eau veille, horizontale, au loin.
On la dirait vouée à ce seul subtil soin
D'être impressionnable au vent léger qui passe;
De ne vouloir qu'être un clavier pour les roseaux;
Et ne vouloir qu'être un hamac pour les oiseaux,

Grâce aux mailles que font les branches réfléchies;
Et ne vouloir qu'être un miroir silencieux
Où les étoiles sont tout à coup élargies;
Et surtout ne vouloir, dans son calme otieux,
Que s'orner de reflets, de couleurs accueillies,
Fard délayé du visage des Ophélies!

Vains jeux! Ils sont la vie apparente de l'eau,
Une identité feinte, un vague maquillage...

Mais dans l'aquarium s'assagit l'eau volage
Qui s'isole parmi des moires en halo.
Le mystère est à nu, qu'on ne soupçonnait guère!
C'est l'âme enfin de l'eau qui se dévoile ici :
Fourmillement fiévreux sous le cristal transi;
Zones où de gluants monstres se font la guerre;
Végétation fine, herbes, perles, lueurs;
Et cauteleux poissons doucement remueurs;
Et gravier supportant quelque rose actinie,
Dont on ne sait si c'est un sexe ou un bijou;

Et ces bulles sans but, venant on ne sait d'où,
Dont se constelle et se brode l'eau trop unie
Comme s'il y tombait un chapelet d'argent!

Ah! tout ce que le glauque aquarium enchâsse!
Ici l'eau n'est pas toute à la vie en surface,
A n'être qu'un écran docile s'imageant...
La voici, recueillie, en sa maison de verre
N'aimant plus que ce qui, dans elle, verdoie, erre
Et lui fait au dedans un Univers meilleur!

Ainsi mon âme, seule, et que rien n'influence!
Elle est, comme en du verre, enclose en du silence,
Toute vouée à son spectacle intérieur,
A sa sorte de vie intime et sous-marine,
Où des rêves ont lui dans l'eau tout argentine.
Et que lui fait alors la Vie? Et qu'est-ce encor
Ces reflets de surface, éphémère décor?

III

Ophélie a laissé sombrer à pic ses nattes
Qui se sont peu à peu tout à fait dénouées;
Ses yeux ouverts sur l'eau sont comme deux stigmates;
Ses mains pâles sont si tristement échouées;
Pourtant elle sourit, sentant sur son épaule
Ruisseler tout à coup sa chevelure immense,
Qui la fait ressembler au mirage d'un saule.
« Suis-je ou ne suis-je pas? » a songé sa démence...
Les cheveux d'Ophélie envahissent l'eau grise,
Tumulte inextricable où sa tête s'est prise;
Est-ce le lin d'un champ, est-ce sa chevelure,
L'embrouillamini vert qui rouit autour d'elle?

Ophélie étonnée a tâché de conclure :
« Suis-je ou ne suis-je pas? », songe-t-elle, fidèle
Au souvenir des mots d'Hamlet, seigneur volage.

Ses cheveux maintenant se nouent comme un feuillage
Qui jusqu'au bout de l'eau, sans fin. se ramifie.
Ophélie est trop morte, elle se liquéfie...
Les bagues ont quitté ses mains devenant nulles;
Ses derniers pleurs à la surface font des bulles;
Ses beaux yeux, délogés des chairs qui sont finies,
Survivent seuls, au fond, comme deux actinies.

Et ses cheveux verdis, dont la masse persiste
Dans les herbes aquatiques qui leur ressemblent,
Sont si dénaturés d'avoir trempé qu'ils semblent
Un fouillis végétal issu de cette eau triste.

IV

L'aquarium est si bleuâtre, si lunaire;
Fenêtre d'infini, s'ouvrant sur quel jardin?
Miroir d'éternité dont le ciel est le tain.
Jusqu'où s'approfondit cette eau visionnaire,
Et jusqu'à quel recul va-t-elle prolongeant
Son azur ventilé par des frissons d'argent?
C'est comme une atmosphère en fleur de serre chaude...
De temps en temps, dans le silence, l'eau se brode
Du passage d'un lent poisson entr'aperçu
Qui vient, oblique, part, se fond, devient fluide;
Fusain vite effacé sur l'écran qui se vide,
Ébauche d'un dessin mort-né sur un tissu.

Car le poisson s'estompe, entre dans une brume,
Pâlit de plus en plus, devient presque posthume,
Traînant comme des avirons émaciés
Ses nageoires qui sont déjà tout incolores.
Départs sans nul sillage, avec peine épiés,
Comme celui des étoiles dans les aurores.
Quel charme amer ont les choses qui vont finir!
Et n'est-ce pas, ce lent poisson, une pensée
Dont notre âme s'était un moment nuancée
Et qui fuit et qui n'est déjà qu'un souvenir?

V

Ah! mon âme sous verre, et si bien à l'abri!
Toute elle s'appartient dans l'atmosphère enclose;
Ce qu'elle avait de lie ou de vase dépose;
Le cristal contigu n'en est plus assombri.
Transparence de l'âme et du verre complice;
Que nul désir n'atteint, qu'aucun émoi ne plisse!
Mon âme s'est fermée et limitée à soi;
Et, n'ayant pas voulu se mêler à la vie,
S'en épure et de plus en plus se clarifie.
Ame déjà fluide où cesse tout émoi;

Mon âme est devenue aquatique et lunaire;
Elle est toute fraîcheur, elle est toute clarté,
Et je vis comme si mon âme avait été
De la lune et de l'eau qu'on aurait mis sous verre.

VI

Quel léthargique aquarium somnolait là,
Entre les agressifs blocs d'ombre d'une grotte,
D'un vert fluide à qui du songe se mêla.
Couleur glauque d'un puits où toute l'aube flotte,
Ou d'un miroir perdu qu'on heurte au fond d'un bois
Et dans lequel tous les feuillages aboutissent.
Aquarium en fièvre, aux muettes parois,
Où des brumes sans cesse et des tulles se tissent;
Alors ce sont soudain des obscurcissements;
Puis c'est une éclaircie et de brusques trouées
(Ainsi dans les miroirs et dans les yeux stagnants);

Et les pâles cloisons sont un peu tatouées
Par les herbes et les poissons, les imageant...

C'est l'instant du prestige! Émoi de l'eau recluse!
Est-ce que c'est du clair de lune qui s'infuse?
Toute une vie occulte y prend un bain d'argent
Dans l'enchevêtrement silencieux d'un saule
Qui serait tout entier entré parmi cette eau...
Remuement incessant comme dans un cerveau;
Clarté terne d'éclipse et d'un minuit du pôle!
On voit se dérouler des Limbes, dirait-on,
Comme si ces poissons, ces herbages, ces pierres,
N'étaient autres que quelques âmes prisonnières
Qui, captives du verre, attendent leur pardon;
Des âmes s'épurant, comme à demi damnées,
Dans ce bassin opaque où s'exila leur sort,
— Lieu qui n'est plus la vie et qui n'est pas la mort! —
Des âmes expiant et qui sont condamnées
A n'être ainsi qu'un minéral, qu'un végétal,
Ou qu'un poisson aveugle en ce muet cristal;
Et l'on voit chavirer ces âmes somnambules
S'évertuant sans cesse à se sauver un peu

De leur forme avilie en cet abîme bleu;
Combat obscur! Et ces intermittentes bulles,
Qui faufilent de lentes gouttes l'eau sans pli,
Ne sont-ce pas des pleurs, rosée expiatoire
Des âmes qui font là comme leur purgatoire,
Larmes montant à la surface de l'oubli!

VII

L'aquarium, toujours frissonnant, est étrange
Avec son eau qu'on ne sait quoi ride et dérange
Et qui se crispe moins d'un éveil de poissons
Que des yeux qu'en passant nous posâmes sur elle,
Et de savoir un peu de ce que nous pensons.
On dirait que toujours quelque chose chancelle
Dans cette eau sensitive au silence ambigu.
Eau de l'aquarium qui, glauque, se limite
Par des cloisons qui sont un palais exigu;
Mais le verre est assez glauque pour qu'il l'imite;
Ainsi l'eau, confondue avec lui, se recule
Dans un leurre équivoque où chacun s'est accru.

Aquarium troublant! Limbes et crépuscule!
Songe vague et visqueux qu'on craindrait d'avoir eu!
État intermédiaire et qu'aucun ne discerne :
L'aquarium est-il parfois tout endormi?
Mais voici qu'une bulle expire: il a frémi
Et, la larme étant morte, une moire la cerne...
L'aquarium est-il parfois tout éveillé?
Il fait plutôt songer alors aux somnambules;
Car, malgré le frisson des poissons et des bulles
Et des herbes qui dans son silence ont grouillé,
On le sent étranger à cette vie occulte,
A ce qui, dans l'eau claire, en ténèbres se sculpte,
Comme si ce n'étaient qu'un cauchemar bénin
Et des rêves dont, sans le savoir, il s'image,
Symbole de notre âme et du sommeil humain
Où toujours quelque songe erre, fleurit ou nage.

VIII

Dans l'aquarium clos songent les actinies,
Anémones de mer, sensitives de l'eau ;
Les moires peu à peu se sont tout aplanies
Qui tout à l'heure s'arrondissaient en halo
A l'endroit qu'a blessé quelque nageoire en fuite ;
Le silence renaît et plus rien ne s'ébruite
Dans le bassin peuplé de formes en arrêt.
Alors, dans l'eau sans nul frisson, les actinies
S'ouvrent, comme une bouche au baiser s'ouvrirait,
Fardant de rose un peu leurs corolles blêmies,
Mais sensibles encor comme une plaie en fleur ;
Car le moindre nouvel éveil d'une nageoire

Les rétracte aussitôt parmi l'eau qui se moire,
Encor que le poisson soit doucement frôleur,
Et les voilà toutes recloses, racornies,
Toutes tristes comme une bouche après l'adieu !

Or nous avons aussi dans nous des actinies :
Rêves craintifs qui se déplient parfois un peu,
Jardin embryonnaire et comme sous-marin,
Fleurs rares n'émergeant que dans la solitude,
Bijoux dont le silence entr'ouvre seul l'écrin.
Mais combien brefs, ces beaux instants de plénitude
Qui sont le prix du calme et du renoncement !
Car revoici toujours les nageoires bannies
D'un rêve trop profane au louche glissement
Qui crispe l'eau de l'âme et clôt les actinies.

IX

L'aquarium d'abord ne semble pas vivant,
Inhabité comme un miroir dans un couvent;
Crépuscule où toujours se reforme une brume ;
Il dort si pâlement qu'on le croirait posthume
Et que les reflets noirs qui viennent et s'en vont
Ne sont qu'ombres sans but sur un lit mortuaire
Et jeux furtifs de veilleuse sur le plafond.

Pourtant dans l'eau, de temps en temps, quelque chose erre,
Circule, se déplie, ou bouge obliquement;
Des frissons lumineux crispent cette eau qui mue,
— Tels les spasmes de lumière du diamant! —

Un poisson sombre ondule, une herbe en deuil remue;
Le sable mou du fond s'éboule comme si
C'était le sablier bouleversé de l'Heure;
Et quelquefois aussi, sur le cristal transi,
Un monstre flasque, en trouble imagerie, affleure,
Cependant que l'eau souffre, en paraissant dormir,
Et sent passer, dans sa morose léthargie,
Mille ombres dont elle ne cesse de frémir
Qui font de sa surface une plaie élargie!

Or n'est-ce pas l'image du sommeil humain
Où, dans l'eau du cerveau qu'on croit vidée et nue,
Des rêves sous-marins sont sans cesse en chemin,
Ah! cette vie occulte, et qui se continue!

X

Quel aquarium glauque apparaît la Mémoire,
En qui les souvenirs, les rêves, le passé
Émergent par moments d'un clair-obscur glacé ;
Clairière d'une grotte en deuil ! Liquide armoire
Dont les panneaux ont des ombres pour bas-reliefs
Et qui conserve en elle un peu de notre vie :
Amour mort qu'on retrouve en scintillements brefs
(Collier perdu, mais qu'une perle certifie...) ;
Et nos espoirs mués en minéraux pensifs ;
Nos efforts devenus des varechs convulsifs ;

Telle bouche changée en coquillage inerte
Et tel péché, comme un poisson, qui bouge au fond...
Comment redevenir la Mémoire déserte?
Mais sans cesse ces mous glissements la défont
Et rouvrent une plaie au fil de la Mémoire.
Sans cesse le passé, fait d'ombres, reparaît
Dans le repos de la Mémoire qui s'en moire.
C'est comme si toujours quelque chose y mourait!
Car retrouver un fantôme d'ancienne joie,
Le spectre d'une rose ou l'écho d'une voix,
C'est les voir mourir presque une seconde fois.

Ah! tout ce qui subsiste en nous grouille et louvoie;
Tout ce qui reparaît d'un temps qu'on oubliait,
Déjà si loin, mais qui soudain dans nous remue :
Frôlements, frissons noirs et feuillage inquiet;
Ah! ne jamais pouvoir redevenir l'eau nue!
Toujours sentir dans l'eau lasse renaître un pli,
Et quelque forme errante, une ombre fugitive
Etre l'inexorable empêcheuse d'Oubli!
Aquarium humain! Mémoire sensitive!

Douleur quotidienne entre des verres clos!
Survivance de peine un peu somnambulique,
Comme si dans la châsse à la grêle relique
On sentait, en baisant la vitre, souffrir l'Os!

XI

L'Aquarium prend en pitié les autres eaux.

Le Ruisseau se déchire en courant la vallée,
Eau râpée aux cailloux et sans cesse en allée,
Comme en fuite, portant les glaives des roseaux,
Ces glaives de douleur du Cœur de l'Eau docile.

Le Fleuve aussi s'exalte et se fatigue en vain
A s'élargir, déjà plus humain que divin,
Hélas! car tout son songe intérieur vacille

De porter des vaisseaux, de réfléchir des tours
Et d'être au gré de l'heure en ses vastes détours!

Même l'eau du Canal n'est pas assez recluse,
Trop impressionnable aux nuages, au vent,
Au jeu de s'argenter parfois à quelque écluse
Qui le fait blanc comme les cygnes l'énervant.

L'eau du Jet d'eau surtout est trop impatiente
De se grandir, de se lever comme un cimier,
Comme un beau vol de colombes qui s'oriente
Et que la lune attire en son clair colombier.
Ah! ce leurre du ciel lointain et de la lune!
Car le Jet d'eau retombe en plumes, une à une;
C'est chaque fois, dans la vasque, comme une mort,
Comme un deuil blanc qui s'émiette et qui surnage.
Plus de reflets! L'eau trouble est pleine de carnage;
Triste aboutissement d'un orgueilleux effort,

Quand il était facile et suave pour elle
D'être visionnaire en restant naturelle!

La Mer aussi, qui voulut trop, souffre ; elle geint
De se briser aux rocs aigus des promontoires ;
Flots opaques, et gris comme un jour de Toussaint ;
Flux incessants et qu'on dirait expiatoires,
Sans cesse labourés par le vent et l'éclair,
Sans cesse fatigués par les vaisseaux véloces ;
Mer infinie en qui se fane un trésor clair :
Perles, coraux, et tous ces beaux écrins de noces,
Richesse intérieure, orfèvrerie en feu,
Dont, trop vouée à vivre, elle a joui si peu!

L'Aquarium les plaint, toutes ces eaux vassales
Que la vie intéresse, et s'y associant ;
Tandis que lui, de son seul songe, est conscient :
Il n'a pas d'autre but que ses fêtes mentales
Et l'anoblissement de l'univers qu'il est ;
Eau de l'Aquarium dont la pâleur miroite,

— C'est comme si du clair de lune se gelait ! —
Car dans le verre elle s'est close et se tient coite,
Moins en souci des vains reflets et du réel
Que d'être ainsi quelque mystère qui scintille
Et de réaliser ce qu'elle a d'éternel,
Avec l'orgueil un peu triste d'être inutile !

LE SOIR DANS LES VITRES

LE SOIR DANS LES VITRES

I

Le soir descend dans les vitres et les submerge...
Un rayon y vacille un moment comme un cierge,
Dernier cierge frileux des vêpres terminées!
L'ombre déferle; on ne sait quoi chavire en elles;
Les ultimes clartés sont vite éliminées,
Et c'est comme un sommeil délayant des prunelles.
Clair-obscur! Douloureux combat de la Lumière
Et de l'Ombre, parmi les vitres — non moins beau
Que le même conflit dans le ciel et dans l'eau,
Quand le soleil n'est plus qu'une rose trémière

Qui s'effeuille parmi le déluge du soir.
Et les vitres, dernier champ clos du crépuscule,
Où l'Ombre a poursuivi le Couchant et l'accule,
Luisent, à cause d'eux, d'un adieu jaune et noir.

II

Pourtant l'ombre s'amasse aux fenêtres vaincues.
Les vitrages, bouquets brodés et tulle frêle,
Cèdent, et l'on dirait que leur blancheur dégèle,
Comme s'ils adhéraient aux vitres contiguës
Et que leur givre en fleur était né dans le verre.
Unanime débâcle : un bouquet se desserre,
Un brusque afflux de soir rompt la plus claire branche,
Et c'est la fin d'un fin bouton de rose blanche
Qui fond, s'écoule en pleurs et lentement s'annulle,
Débâcle d'un dégel dans les rideaux de tulle.

III

Les vitres sont alors des aquariums d'ombre!
Parmi leur verre glauque a ruisselé le soir;
Une perle s'en sauve; une lueur y sombre;
Et contre leur pâleur affleure un afflux noir,
Comme une eau qui toujours bouge et se renouvelle.
Et l'eau du soir triomphe! Et c'est bientôt en elle
Des passages confus de formes émergeant,
Et les vitres ont l'air des bassins de silence.
Leur eau froide somnole; une herbe s'y balance;
Les astres, tout au fond, sont des poissons d'argent.
Mais cette vie et ces enluminures pâles,
Ces vagues remuements dans l'eau triste du soir,

Ces dessins inachevés comme aux plis des châles
Qui ramagent encor le verre déjà noir,
Ne sont-ce pas les vieux reflets des vitres mêmes
Se projetant, se délayant, au point qu'ils font
Des fenêtres comme un aquarium sans fond ;
Ah! tout ce qui survit dans ces armoires blêmes!

IV

La chambre triste et lasse est enfin résignée
Et s'abandonne au soir qui, sournois, s'insinue :
La chambre a l'air plus grande, a l'air aussi plus nue ;
L'ombre a tissé ses fils de toile d'araignée
Dans les angles, d'abord plus obscurs, du plafond.
Elle fane les étoffes, elle les fonce ;
Dans le miroir blêmi, les reflets se défont
Comme d'une Ophélie en larmes qui s'enfonce ;
Et les plis des rideaux ressemblent aux ornières
Très profondes des vieux chemins d'un vieux pays.
Le soir s'amasse, ayant la crainte des lumières,
Autour du lustre et des lampes, surtout haïs,

Qui méditent déjà de faire saigner l'Ombre.
Tout s'élague dans les ténèbres grandissantes;
Un bouquet riait là, mais il s'efface et sombre
Et, dans l'obscurité, les fleurs sont comme absentes;
Les bronzes nus ont des gestes découragés;
Les vieux portraits d'aïeuls, ceux des aïeules feues,
S'assombrissent, ont des visages plus âgés,
Et du crêpe a couvert leurs fanfreluches bleues.
La chambre est tout entière en proie au soir; et c'est
Comme si tout à coup la chambre vieillissait.

V

Le ciel est gris; mon âme est grise;
Elle se sent toute déprise,
Elle se sent un parloir nu;
Car le soir, ce soir, m'est venu
Comme un commencement de crise.

La pendule ourle de minutes
Le silence de la maison;
O soir, quel est donc le poison
Que parmi tes crêpes tu blutes,
Pour que j'aie encor ces rechutes?

Couchant de cendre refroidie ;
Crépuscule d'âme indistinct ;
Mal du soir qui si mal m'atteint
Que c'est comme une maladie,
Et rien d'humain n'y remédie.

VI

Le soir descend ; il est imminent ; il approche,
Emblême de la mort que trop on oubliait ;
— On était trop vaillant, on était trop quiet ! —
Mais le soir doucement nous en fait-le reproche
Car il est comme le précurseur de la mort !
Ah ! comment s'en sauver, quel moyen qu'on l'élude,
Et qu'on s'illusionne et qu'on le croie en tort
Et qu'on échappe à ce qu'il a de certitude,
Le temps de se reprendre au leurre du miroir :
Fenêtre où s'envoler, tournant le dos au soir !
Le temps de se reprendre au mensonge des lampes.
L'ombre s'aggrave ; tout s'oriente déjà

Vers la nuit; seul un lys plus longtemps émergea;
Mais, là, tous ces drapeaux qui meurent à nos hampes!
Tous ces cygnes que l'ombre incorpore! Ces ors
Se dédorant sur les lambris et sur les plinthes
A mesure que les ténèbres du dehors
Couvrent de crêpe un vieux portrait aux lèvres peintes!
Les bibelots pensifs abdiquent sans effort
(Tristes un peu de se sentir des urnes closes)
A l'ombre qui leur fait une petite mort,
Et mon âme s'incline à l'exemple des choses.

VII

C'est Octobre qui s'en revient avec le Soir;
Frères pensifs, ils reviennent de compagnie
S'installer dans la chambre et devant le miroir
Dont la clarté prolonge un éclat qui les nie;
Frères lointains, envers lesquels on eut des torts
Qui rapportent un peu de fleurs des jardins morts
Pour les intercaler dans les fleurs des tentures,
Les tentures de demi-deuil de la Toussaint.
C'est le Soir, c'est Octobre; une cloche se plaint
Songeant confusément à des cloches futures
Dont la tristesse en pleurs dans notre âme est déjà!
Le Soir s'installe, et rien de précis ne subsiste;

Octobre aussi s'installe et nous revient plus triste
Depuis tous ces longs mois où seul il voyagea
Durant l'année, à la recherche de notre âme!
Il la retrouve enfin, et doucement la blâme
De l'avoir attendu pour faire accueil au Soir,
Et qu'elle soit encor si profane aux approches
De la Toussaint qui vient par un chemin de cloches...
Alors Octobre, auprès du Soir, songe à s'asseoir;
Et notre âme s'éplore en voyant, face à face,
Ces deux hôtes causer de sa mort à voix basse!

VIII

On est toujours enfant par la crainte du soir !
C'est l'heure grise et l'heure en deuil qui terrorise...
L'âme s'y sent plus désertée et plus déprise,
Et l'élude un moment dans l'éclat du miroir ;
Mais l'ombre s'accumule et tout nous décolore,
Cygne sur l'eau que peu à peu l'ombre incorpore...
Or, n'est-ce pas déjà comme apprendre à mourir
Que se perdre soi-même ainsi, sans qu'on le sente,
Dans cette ombre d'instant en instant grandissante ?
Mourir, c'est se chercher en se voyant s'enfuir
Et s'en aller au fond d'une ombre où l'on surnage,
Obscurité de Dieu dont le soir est l'image !

Quotidien émoi du retour de la nuit
Qui suggère la mort, parce qu'elle est complice
De cette cueillaison d'une âme comme un fruit...
Chacun sait son embûche, et que la mort s'y glisse!
Aussi, dans l'ombre accrue, a-t-on des peurs d'enfant;
Car on sent, parmi ces crêpes, la mort qui rampe...
Qu'on allume la lampe! Ah! vite, un peu de lampe
Qui nous libère des ténèbres étoffant.
La chambre pour en faire une chapelle ardente!
On est pris d'une angoisse et comme dans l'attente;
Un péril imminent nous menace à coup sûr;
Quelque lueur suprême expire au long du mur;
Voici l'ombre qui, dans la chambre, s'acclimate!
Ah! pour s'en prémunir et se sauver encor,
Vite la lampe, encor qu'elle ait l'air d'un stigmate,
Et rouvre dans l'air vide une blessure d'or.

On échappe dès lors au morne crépuscule,
Que la lampe, de son feu fidèle, a vaincu;

Rassuré par ce clair de lampe contigu,
On écoute les bruits que le soir articule
Par la fenêtre ouverte un peu, vivante un peu,
Et les vagues rumeurs dernières du jour feu.

IX

Le soir quotidien descend
Dans les vitres qu'il décompose ;

On y voit s'évanouissant
Comme un encens sur une rose.

C'est un funèbre et bref conflit
Dans les vitres, lasses d'attendre.

Enfin le destin s'accomplit,
Pauvres vitres pleines de cendre...

Et le soir qui manigançait
Dans la demeure enfin pénètre.

Ombre unanime déjà ! C'est
Comme une mort dans la fenêtre.

C'est la fin d'un règne; ou c'est-il
Un pressentiment de veuvage,

Un apprentissage d'exil,
Un commencement d'hivernage ?

Soir affligeant ! On sent enfin
Qu'on est trop seul, qu'on ne vit guère,

Humain à peine et trop divin !
Et que l'Art est un reliquaire

Où l'on enclôt son cœur vivant
Dans un tombeau de pierreries.

Ah! vivre! le soleil, le vent,
La mer, les arbres, les prairies;

Les lèvres et les seins aussi!
Un amour, un but, un calvaire!

Pas toujours ce destin transi,
Cette solitude sous verre.

Mais n'est-on pas ainsi déjà
— Espoir de gloire moins précaire! —

Le saint qui pour soi s'ouvragea
De son vivant, un reliquaire?

X

Aux heures de soir morne où l'on voudrait mourir,
Où l'on se sent le cœur trop seul, l'âme trop lasse,
Quel rafraîchissement de se voir dans la glace!
Eau calme du miroir impossible à tarir;
On y s'oublie; on y dérive; on y recule...
Oh! s'en aller dans le miroir réfrigérant
Périr un peu comme en une eau de crépuscule,
Une eau stagnante, une eau sans but et sans courant
Où le visage nu sombre à la même place.
On se poursuit soi-même, on se cherche, on se perd
Dans le recul, dans la profondeur de la glace;
On s'y découvre encor, mais comme recouvert

D'une eau vaste et sans fin, à peine transparente,
Qui fait que l'on se voit, mais pâle et tout changé :
Visage qu'on aura malade ou très âgé,
Visage tout simplifié qui s'apparente,
Silencieux, avec celui qu'on aura mort...
Le soir de plus en plus en submerge l'image
Et l'enfonce comme une lune qui surnage,
Et l'affaiblit comme les sons mourants d'un cor.
Visage en fuite et que toute l'ombre macule,
Visage qui déjà se semble avoir fini
D'aller jusqu'à l'enlizement dans l'infini.
O ce jeu du miroir où soi-même on s'annule!

XI

Les vitres tout à l'heure étaient pâles et nues.
Mais peu à peu le soir entra dans la maison ;
On y sent à présent le péril d'un poison.
C'est que les vitres, pour le soir, sont des cornues
Où se distille on ne sait quoi dans leur cristal ;
Le couchant y répand un or qui les colore :
Et pour qu'enfin le crépuscule s'élabore,
L'ombre, comme pour un apprêt médicinal,
Semble y verser ses ténèbres, d'une fiole.
Dans les verres, teintés de ce qui souffre en eux,
Un nuage s'achève, un reflet s'étiole ;
Il en germe quelque chose de vénéneux.

Menaçant la maison déjà presque endormie;
Et c'est de plus en plus le nocturne élixir...
Ah! les vitres et leur délétère chimie
Qui chaque soir ainsi me font un peu mourir!

XII

Par ma fenêtre ouverte, une musique arrive
Qui traverse l'espace et les crêpes du soir;
C'est d'un accordéon, au loin, à la dérive...
Où s'en va la fumée en quittant l'encensoir?
Où fuit le son à qui le couchant s'apparie,
Et pourquoi voyager, s'en venir jusqu'à moi
Et dans ma solitude apporter son émoi,
Musique trop en pleurs qu'un léger vent charrie?
Musique en peine de quelle âme? Air aigrelet
Qui se traîne comme une vieille sous un châle:
Un air de demi-deuil, on dirait violet,
Mais qui se fane, à chaque instant un peu plus pâle!

J'écoute ; la musique image l'horizon :
Chocs ; titillations ; froides gouttes de son
Qui se figent en stalactites dans leur chute ;
Grains envolés d'un vieux rosaire de couvent ;
Musique en rêve ! Et comme elle se répercute !
Elle cuivre l'espace ; elle sale le vent ;
Puis elle est défaillante et devient déjà nulle...
Presque à ras du silence elle va s'assoupir ;
Dans ma fenêtre, c'est comme un dernier soupir
Et le tulle inquiet des rideaux en ondule...
O soir ! cette musique en fuite me fait mal !
Car n'est-ce pas mon âme extériorisée,
Et la plainte sans nom que je n'ai pas osée,
Et mon chagrin qui voudrait être lacrymal,
Dans cet accordéon plein de mélancolie
Qui comme un éventail en larmes se déplie.

Ce triste son lointain jusqu'à moi propagé
S'ajoute dans le soir à la peine que j'ai,
Si bien que c'est, en lui, moi-même que j'écoute,
O mon destin jumeau, truchement désolé !

Car je l'aime surtout de le voir isolé
Et, comme moi, si seul à poursuivre sa route,
Sans que nul s'en émeuve au fond du soir transi
Où graduellement son concert s'émiette.
Mais ma pitié du moins le suit tout inquiète,
Tout affligée un peu, tout exaltée aussi,
Instrument d'idéal qu'aucun cœur ne reflète
— Ah! que n'a-t-il été parmi les fifres gais! —
Et qui s'obstine en sons tristement fatigués
Pour empêcher la mort du Chant d'être complète!

XIII

Le bouquet rose et bleu s'alanguit jusqu'au mauve
Dans l'ombre lente et qui, pour un moment, le sauve ;
Il s'incline, l'air triste, et comme s'il songeait...
Car l'ombre s'insinue en lui, le décolore,
Et, sentant sa fin proche, il meurt à tout projet.
Quelle est cette alchimie en deuil qui le déflore
Et, dans l'ombre, quels sont ces acides latents ?
Quel poison est le soir, pour qu'à son influence
Tout bouquet se déprenne et qu'il se dénuance,
Comme des fleurs d'ancienne étoffe en proie au temps ?
Lors le bouquet abdique ; il meurt à toute envie ;
Il s'est reclos sur lui-même ; il a renoncé,
Se sentant devenir de plus en plus foncé,
Et, libre enfin, avec l'ombre s'identifie.

XIV

Dans les vitres on ne sait quoi se décompose…
C'est le Jour mort, paré des vitrages en fleur,
Qui s'abandonne, beau de la Grande Pâleur.
Le couchant vient semer çà et là d'une rose
L'alcôve mortuaire où le Jour mort s'allonge.
Lentement, des lointains du ciel, un astre émerge
Et s'allume, à travers le verre, comme un cierge
Qui vient veiller, la mort du Jour, d'un feu qui songe;
L'obscurité se hisse en tentures de deuil
Autour du lit de tulle où gît le Jour livide;
Puis tout finit dans la fenêtre qui se vide
Comme si le Jour mort était mis au cercueil.

XV

Lorsque le soir descend, l'âme se pacifie,
Comme arrivée enfin dans une calme plaine:
L'âme, durant le jour, allait broutant la vie:
Herbe amère, buissons où se prenait sa laine;
Mille soins: cette laine incessamment salie
Qui l'entourait comme un écheveau de fumées:
Et toujours s'abreuver aux eaux accoutumées;
Et toujours obéir au berger qui rallie.
Mais voici, dans le soir, que l'âme enfin s'isole,
Qu'elle se sent, hors du troupeau, sur un pré vide
Où sa seule ombre, au ras de l'herbe, s'étiole;

Ame comme arrêtée au bord d'une eau placide,
Qui s'atteste à soi-même, avec soi se confronte,
Et, sous le ciel plein de lumière atrophiée,
S'aperçoit nue enfin, toute simplifiée,
Ame qui doit subir le soir comme une tonte !

XVI

Le jour s'éteint dans les vitraux d'or endurci
Et de bleu clair auquel l'air du ciel collabore.
L'église est grise; elle devient tout incolore:
Et déjà les vitraux ont un aspect transi,
Eux qui tantôt encor blasonnaient le silence.
Nul bruit. Devant l'autel, la lampe se balance
Du mouvement lassé d'une tête d'enfant
Qui, très blonde, voulant dormir, se dodeline.
L'église, contre l'ombre, à peine se défend;
Un reste d'encens plane en pâle mousseline
Qui fil à fil se désagrège dans les nefs;
Quelques cierges ont par instants des éclats brefs

De flamme horizontale et dont l'ombre s'évente.
Dans les vitraux foncés, s'est amarré le soir;
Translucide tantôt, leur verre est presque noir,
Bassins d'une eau froidie et qui se désargente!
Volupté de cette ombre et de subodorer
La maladive odeur des églises : bougies,
Encens fané, nappes du culte défraîchies,
Et les cires qui sont mortes de se pleurer!

XVII

Mon cœur s'est reposé dans les conseils du soir !
C'est le moment le plus divin de la journée,
Doux comme le dernier cierge du reposoir,
Nostalgique comme une étoffe un peu fanée.

Certes, il fait souffrir. Quel refroidissement,
Et quel gel d'agonie infusé dans nos lombes !
Et quel ensanglanté concile de colombes
S'abat comme un hiver sur notre obscur tourment !

N'importe! il est meilleur que le soir s'accomplisse!
C'est seulement la chair qu'il fait pleine d'émoi ;
Car dans l'obscurité, dont le cœur est complice,
On sent éclore et vivre un clair de lune en soi.

Et voici commencer le rêve et les féeries...
O mon cœur, fais accueil à la douleur du soir!
Le songe intérieur montre ses pierreries
Que le soir avantage avec son velours noir.

C'est le moment du doute et des douleurs divines;
Certes le soir est déchirant comme un adieu ;
L'ombre se tresse au front en couronne d'épines;
Mais c'est aussi l'instant où l'on se sent un dieu!

LES LIGNES DE LA MAIN

LES LIGNES DE LA MAIN

I

La main s'enorgueillit de sa nudité calme
Et d'être rose et lisse, et de jouer dans l'air
Comme un oiseau narguant l'écume de la mer,
Et de frémir avec des souplesses de palme.

La main exulte ; elle est fière comme une rose
— Sans songer que l'envers est un réseau de plis ! —
Et fait luire au soleil ses longs ongles polis
Enchâssant dans la chair un peu de corail rose.

La main règne, d'un air impérieux, car tout
Ne s'accomplit que par elle, tout dépend d'elle;
Pour le nid du bonheur, elle est une hirondelle;
Et, pour le vin de joie, elle est le raisin d'août.

La main rit d'être blanche et rose, et qu'elle éclaire
Comme un phare, et qu'elle ait une odeur de sachet;
C'est comme si toujours elle s'endimanchait
A voir les bagues d'or dont se vêt l'annulaire.

Or pendant que la main s'enorgueillit ainsi
D'être belle, et de se convaincre qu'elle embaume,
Les plis mystérieux s'aggravent dans la paume
Et vont commencer d'être un écheveau transi.

Vain orgueil, jeu coquet de la main pavanée
Qui rit de ses bijoux, des ongles fins, des fards;
Cependant qu'en dessous, avec des fils épars,
La Mort tisse déjà sa toile d'araignée.

II

Les lignes de la main, géographie innée !
Ce sont d'obscurs chemins venus de l'infini ;
Ce sont les fils brouillés d'un rouet endormi ;
Ah ! l'arabesque étrange où gît la Destinée !

Quelle magicienne en lira le grimoire
Si confus — on dirait d'il y a si longtemps !
Parmi le sable nu, ruisseaux intermittents ;
Noms balafrant en vain un miroir sans mémoire.

Signes définitifs, encor qu'irrésolus !
Pâle embrouillamini, fantasques écritures
Dont le sens se dérobe et fuit sous des râtures,
Et que nul- familier du mystère n'a lus.

Secret perdu du langage des lignes belles
Grâce à qui des bergers avaient trouvé le sens
Des astres de Chaldée en un ciel bleu d'encens,
Ayant vu dans leurs mains des lignes parallèles.

III

Je me souviens de telles mains, mains gardiennes!
Du rose d'une neige au soleil, lumineuses
Comme un albâtre pâle où dorment des veilleuses.
Ces chères mains qui m'ont été quotidiennes.

Mains si claires! Elles s'entouraient d'un halo
Dans l'air qui, de les voir jeunes, semblait vieilli:
Si calmes, elles étaient comme un fruit cueilli:
Fraîches, elles semblaient avoir joué dans l'eau.

Ces fières mains, ces mains douces, ces mains bénignes
Qui se posaient sur mes cheveux, pleines de zèles ;
Qui me couvaient avec l'appuiement chaud des ailes
Et miraient dans mes yeux l'écheveau de leurs lignes.

Mains de ma destinée où tout se présagea !
Et le premier émoi de mes mains dans ces mains !
Attouchements définitifs qu'on croit bénins,
Endroit minime où l'on se possède déjà.

IV

Quel contraste, la main d'enfant qui se déplie :
Elle est nouvelle et jeune et fraîche, et s'inaugure
Avec le dépliement d'une cire à Complie,
Ou l'émoi d'une oiselle à la frêle envergure.

Au-dessus, tout est frais, immaculé, neuf, rose;
Mais, en dessous, la main est ridée et vieillie;
Et l'on dirait — la belle fleur étant cueillie —
Que c'est l'envers et les racines de la rose.

La main est le muet carrefour d'une Race !
Car les lignes aux longs méandres s'y croisant,
Ne sont-ce pas d'anciens chemins que rien n'efface
Et par où le passé se relie au présent ?

Halte éphémère, au carrefour de notre main,
De ces mille chemins traversant la main nue,
Venus de l'infini pour repartir demain ;
C'est par eux que la Race en nous se continue.

Le carrefour de notre main, un temps, les garde,
Mais trop brièvement pour les rendre meilleurs;
Réseau qui reste intact pour le peu qu'il s'attarde,
Chemins venus d'ailleurs qui s'en iront ailleurs.

Notre vie est, en eux, d'avance dessinée,
Car ils se croisent immuables dans les mains ;
Or le sort de chacun se lie à ces chemins...
Comment dès lors pouvoir changer sa destinée ?

VI

Douceur des mains où sont cachés des viatiques,
Les mains qui sont un peu notre âme faite chair !
Mains modestes, mains calmantes, mains magnétiques,
Pâles d'avoir semé des fluides dans l'air.
Mains de pardon sur les péchés, ou mains de proie
Sur les cheveux, ainsi que des chauves-souris,
Les emmêlant d'un vol qui tournoie et foudroie.
Mains comme des bouquets, et mains comme des cris ;
O mains non moins spirituelles que charnelles !
Les mouvements sans fin de l'âme sont en elles,
Transmis en un instant, avec quels fils ténus !
Mains dociles en qui des ordres sont venus

Dont elles sont les très ponctuelles servantes ;
Par elles s'accomplit tout le bien, tout le mal,
Puisant l'eau sans péché dans le puits baptismal,
Condensant le poison en mixtures savantes.
Mains complices de tous les actes, de tous les
Elans de l'âme ! Mains qui sont comme des clés
Pour ouvrir tous les cœurs et toutes les serrures.
O si subtiles mains, expertes aux luxures,
Qui dosent le péché, qui graduent la langueur ;
O si subtiles mains, expertes aux prières,
Jointes comme les mains des Saints dans les verrières ;
Mains — des outils pour se façonner son bonheur !
Toutes ces mains : d'amants, de héros, de fileuses ;
Les mains ont des reflets comme le fil d'une eau :
Les mains ont des échos sans fin, ô recéleuses
Des secrets de l'alcôve et de ceux du tombeau !

VII

Souvent on voit des mains qui sont faibles et lasses
D'avoir voulu cueillir trop de roses ou d'âmes;
Elles pendent le long du corps comme des rames,
Et ce n'est que du silence qu'elles déplacent
En remuant, de temps en temps, dans l'air à peine !
Mains qui voudraient un peu s'amarrer à la rive,
Mais que la vie, au fil de son courant, entraîne,
Mains sans espoirs et sans désirs, à la dérive...

VIII

Dans les portraits anciens où le temps collabore,
Les mains ont mûri. Mains comme des fruits ambrés !
Combien de souvenirs tout à coup remembrés !
Car dans ces mains, c'est toute une âme qu'on explore ;
Dans ces veines, c'est tout un sang qui transparaît.
Les mains ne sont-ce pas les échos du visage
Qui divulguent ce qu'il taisait comme un secret ?
Comment élucider le sens d'un paysage ?
Mais voici l'aide et la logique des chemins ;
Or elles ont aussi leurs longs chemins, les mains,
Qui se croisent et se quittent, comme en des feintes,
Lignes où s'éclaircit l'énigme des mains peintes !

Que de signes encore aux mains des vieux portraits :
Un pli, comme d'avoir trop feuilleté la Bible;
Des bagues prolongeant sur les doigts leurs ors frais
Où quelque opale ou quelque améthyste, sensible
Comme un œil, éternise un ancien amour mort;
Ou bien encore un sceptre, une rose tenue,
En un geste fixé d'orgueil ou de remord;
Ou bien la main sans but qui s'offre toute nue
Mais dont l'inflexion raconte le destin :
A quels fuseaux de brume elle s'est occupée;
Pour qui, pour quelle cause, elle a tenu l'épée;
Si ce fut une chevelure ou du butin
Qu'elle aima manier au lointain des années.
Mains probantes, encor qu'elles se soient fanées,
Mains qui conservent des reflets comme un miroir,
Mains des anciens portraits où tout peut se revoir,
Dont les lignes sont des indices et des preuves
Recomposant l'homme ou la femme du portrait,
Comme un royaume, mort, encor se connaîtrait
Par le cours survécu des ruisseaux et des fleuves.

IX

Toutes ces mains : les mains des morts enfin inertes
Qui tiennent droit un vieux crucifix comme une arme,
Ou bien parfois quelques violettes de Parme;
Et d'autres mains, les mains d'amants qui sont expertes

A manier la chevelure d'une amante,
A la bien partager en deux sur chaque épaule,
A l'agiter comme le feuillage d'un saule
Qui, dans le vent changeant, s'étrécit ou s'augmente.

Mains des fermes vendangeant les grappes du lait;
Mains des berceaux dépliant leurs roses trémières;
Et les mains des couvents en qui le chapelet
Est un silencieux écheveau de prières;

Toutes les mains s'évertuant vers des bonheurs,
Mains mystiques, mains guerrières, si variées :
Les mains, couleur de la lune, des mariées;
Les mains, couleur de grand soleil, des moissonneurs;

Toutes : celles semant du grain ou des idées;
Accouchant le bloc de marbre, de la statue,
Ou la mère, de l'enfant qui la perpétue;
Toutes les mains, jeunes, vieilles, lisses, ridées,

Toutes ont pour tourment caché ces lignes fines,
Ces méandres de plis, cet enchevêtrement;
Or on dirait des cicatrices de racines,
Nos racines que nous portons, secrètement.

C'est là, nous le sentons, que gît l'essentiel ;
Ces lignes sont vraiment les racines de l'être ;
Et c'est par là, quand nous commençâmes de naître,
Que nous avons été déracinés du ciel.

La main en a gardé la preuve indélébile ;
Et c'est pourquoi, malgré bonheurs, bijoux, baisers,
Elle souffre de tous ces fils entrecroisés
Qui font pleurer en elle une plaie immobile.

8

LES MALADES AUX FENÊTRES

LES MALADES AUX FENÊTRES

I

La maladie est un clair-obscur solennel,
L'instant mi-jour, mi-lune, angoissant crépuscule !
Dans l'ombre qui s'amasse, un reste de jour brûle ;
Reverra-t-on la vie au delà du tunnel ?
La maladie est une crise de lumière ;
On sent planer l'ombre de l'aile de la mort ;
Quelque chose pourtant d'avant-céleste en sort
Et répand une paix d'indulgence plénière.
Lente épuration ! Chaste ennoblissement
De tout l'être par on ne sait quel charme occulte.
Est-ce par la pâleur, par l'amaigrissement
Qui fait que le visage en ivoire se sculpte ?

On se croirait un autre ; on se semble être ailleurs ;
On voit mieux ; on s'exhausse à des rêves meilleurs ;
On a comme soudain en main un bréviaire ;
Ah ! qu'on est loin ! Est-ce qu'on habite une tour ?
Epreuve, demi-vie, état intermédiaire ;
On se sent anormal tel qu'un cierge en plein jour !

II

Le malade souvent examine ses mains,
Si pâles, n'ayant plus que des gestes bénins
De sacerdoce et d'offices, à peine humaines;
Il consulte ses mains, ses doigts trop délicats
Qui, plus que le visage, élucident son cas
Avec leur maigre ivoire et leurs débiles veines.

Surtout le soir, il les considère en songeant
Parmi le crépuscule, automne des journées,
Et dans elles, qui sont longues d'être affinées,
Voit son mal comme hors de lui se prolongeant,
Mains pâles d'autant plus que l'obscurité tombe!
Elles semblent s'aimer et semblent s'appeler;

Elles ont des blancheurs frileuses de colombe
Et, sveltes, on dirait qu'elles vont s'envoler.
Elles font sur l'air des taches surnaturelles
Comme si du nouveau clair de lune en chemin
Entrait par la fenêtre et se posait sur elles.
Or la pâleur est la même sur chaque main,
Et le malade songe à ses mains anciennes;
Il ne reconnaît plus ces mains pâles pour siennes;
Tel un petit enfant qui voit ses mains dans l'eau.

Puis le malade mire au miroir sans mémoire
— Le miroir qui concentre un moment son eau noire —
Ses mains qu'il voit sombrer comme un couple jumeau;
O vorace fontaine, obstinée et maigrie,
Où le malade suit ses mains, dans quel recul!
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus nul
Jusqu'à ce que l'eau du miroir se soit tarie.
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre, quand sera total l'afflux du soir
Dans cette eau du profond miroir toute réduite;
Et n'est-ce pas les voir mourir, que cette fuite?

III

Doux réconfort qu'une présence de veilleuse
Si calme, dans la chambre, et l'air dévotieuse;
Œil vigilant que le malade sent sur soi;
Lumière humble; discret dévouement qui se voile
De porcelaine ou de cristal, et s'y tient coi;
Clarté qui s'atténue : on dirait une étoile
Dans de l'eau; dans du tulle inviolable, un lys;
On dirait une hostie en feu dans un ciboire.
Elle a l'air si lointaine et comme de jadis!
C'est à peine si l'ombre autour d'elle se moire
Et se dilate en une argentine pâleur,

Vague contagion de son halo placide,
Accroissement de ses linges de Sacré-Cœur...

Or c'est assez pour que l'ombre enfin s'élucide.
L'ombre dont le malade a peur comme un enfant;
Car dans la chambre où naît cette clarté recluse
Il semble qu'un peu de clair de lune s'infuse.
L'ombre d'abord dans les angles noirs se défend;
Mais bientôt elle cède en de minimes luttes;
La veilleuse empiète, élargit ses volutes;
Et la chambre gagnée est plus claire au milieu.

Lors le conflit s'achève en fantasmagories :
Reflet des meubles; vols d'ombres trop agrandies
Charbonnant le plafond d'un vague camaïeu...
Or le malade aussi que la clarté ranime
Sent ce reflet en lui des choses d'alentour
Et le jeu noir de toute cette pantomime
Imageant son cerveau dans l'attente du jour.

La veilleuse à son tour le distrait, le renseigne :
Lueur faible :c'esi son espoir de guérison,
Ce qui reste de sa santé dans la maison :
Mais quelle peur que tout à coup elle s'éteigne!...

V

La maladie est si doucement isolante :
Lent repos d'un bateau qui songe au fil d'une eau,
Sans nulle brise, et nul courant qui violente,
Attaché sur le bord par la chaîne et l'anneau.
Avant ce calme octobre, il ne s'appartenait guère :
Toujours du bruit, des violons, des passagers,
Et ses rames brouillant les canaux imagés.
Maintenant il est seul ; et doucement s'éclaire
D'un mirage de ciel qui n'est plus partiel ;
Il se ceint de reflets puisqu'il est immobile ;
Il est libre vraiment puisqu'il est inutile ;
Et, délivré du monde, il s'encadre de ciel.

*
* *

Car cet isolement anoblit, lénifie;
On se semble de l'autre côté de la vie;
Les amis sont au loin, vont se raréfier;
A quoi donc s'attacher; à qui se confier?
On ne va plus aimer les autres, mais on s'aime;
On n'est plus possédé par de vains étrangers,
On se possède, on se réalise soi-même;
Les nœuds sont déliés! Les rapports sont changés!
Toute la vie et son mensonge et son ivraie
Se sont fanés dans le miroir intérieur
Où l'on retrouve enfin son visage meilleur,
Celui de pure essence et d'identité vraie.

*
* *

Les maladies des pierres sont des végétations.

NOVALIS.

Quand la pierre est malade elle est toute couverte
De mousses, de lichens, d'une vie humble et verte;

La pierre n'est plus pierre ; elle vit ; on dirait
Que s'éveille dans elle un projet de forêt,
Et que, d'être malade, elle s'accroît d'un règne,
La maladie étant un état sublimé,
Un avatar obscur où le mieux a germé !
Exemple clair qui sur nous-mêmes nous renseigne :
Si les plantes ne sont que d'anciens cailloux morts
Dont naquit tout à coup une occulte semence,
Les malades que nous sommes seraient alors
Des hommes déjà morts en qui le dieu commence !

V

Les glaces sont les mélancoliques gardiennes
Des visages et des choses qui s'y sont vus ;
Mirage obéissant, sans jamais un refus!
Mais le soir leur revient en crises quotidiennes ;
C'est une maladie en elles que le soir ;
Comment se prolonger un peu, comment surseoir
Au mal de perdre en soi les couleurs et les lignes?
C'est le mal d'un canal où s'effacent des cygnes
Que l'ombre identifie avec elle sur l'eau.
Mal grandissant de l'ombre élargie en halo
Qui lentement dénude, annihile les glaces.

Elles luttent pourtant ; elles voudraient surseoir
Et leur fluide éclat nie un moment le soir...
Mais, en l'ombre aggravée, elles se font plus lasses
Cessant d'être dans les chambres comme un témoin.
En ce malaise étrange et qui les simplifie
Elles semblent déjà déprises, déjà loin,
Presque absentes et comme au delà de la vie !
Décalques apâlis, mirages incomplets ;
Or n'est-ce pas vraiment comme une maladie
Pour les miroirs que toute cette ombre agrandie,
Eux les frêles miroirs qui vivent de reflets.

VI

Et l'on redevient doux de la toute-douceur!
La maladie est à ce point anémiante
Qu'on prend un air de première communiante,
Qu'on prend, au lieu de son cœur d'homme, un cœur de fleur,
Un cœur de nénuphar dans une ville morte
Indifférent à tout ce qui se passe autour
De la silencieuse eau pâle qui le porte.

Et l'on redevient doux comme la fin du jour,
Comme un canal après qu'on a fermé l'écluse.

9.

Douceur qui vient de la douleur qui désabuse,
Et de se sentir seul puisqu'on est anormal;
Douceur qui vient de l'isolement dans son mal,
La maladie étant une autre solitude.
On est le saule au bord d'une eau d'incertitude,
Inquiet seulement de son vague reflet
Qui s'éteindrait dans l'eau si quelque vent soufflait.

On redevient de la douceur originelle;
Tous les rêves qu'on fait ont à présent une aile,
Et cette douceur d'âme irradie au dehors,
Si bien que le visage a des pâleurs d'hostie,
Visage eucharistique et dont on communie!
Et l'on redevient doux comme un appel de cors,
Comme on l'est quand on cause à la fin d'un dimanche;
On dirait que soudain la voix s'est faite blanche
Pour parler de la vie ainsi que d'un exil,
O calme voix qu'à peine un peu le couchant fonce,
Le calme son de voix de celui qui renonce,
Un son de voix déjà céleste et volatil,
Sauf aux instants de mal physique où l'on s'énerve;
Mais combien de trésors de douceur en réserve!

VII

Un grand lys dépérit là-bas sur la console.

Est-ce parce qu'il touche à la fin de son âge?
Est-ce à cause du soir tombant qui trop l'isole
Dans des ombres où sa blancheur frêle surnage?
A peine si sa forme encor se délimite;
Il faudrait l'arroser, semble-t-il, d'eau bénite,
Svelte lys qui se meurt dans la chambre assombrie.

Il se dressait si beau, l'air d'un jet d'eau qui prie!
Avec ses linges purs et sa parure blanche
Comme une fleur qui croit toujours que c'est dimanche.

Maintenant il blêmit dans le soir taciturne;
Il est livide, lys exsangue!... il s'offre comme
Un calice d'amertumes, une triste urne
A toutes les cendres du jour qui se consomme.

Or à présent qu'il est malade et s'étiole
Et que l'obscurité de plus en plus l'évince,
Je sens qu'un peu de moi vivait dans sa corolle
Et qu'il était ce qu'il fallait que je devinsse,
Lys en qui je voyais mon âme devenue
Une fleur, et recommençant d'être ingénue.

Et c'est pourquoi mon âme avec lui s'anémie;
Moi-même je me fane en sa corolle soufre;
Lys — bénitier de mes larmes! — en qui je souffre!

Pauvre fleur! Elle empire, elle entre en agonie
Et se crispe, on dirait d'une douleur charnelle,
A cause de ce vaste afflux de crépuscule
— Ah! tout ce qui, de moi, mourra bientôt en elle!

La fleur penche ; de plus en plus elle s'annule ;
C'est comme une hostie en fleur qui se désagrège...
Mais faut-il s'affliger ainsi que le lys meure,
Lui si discret que quand il meurt dans la demeure
C'est à peine si le silence s'en allège.

VIII

Charme étrange des teints où la chlorose neige!
Visages vraiment trop pâles pour être heureux,
Qui font un peu rêver à des lys dans un piège,
Tout blêmes, sauf leurs yeux spacieux et fiévreux
Brûlant de l'air dont s'inaugure une bougie.
O vierges! Leur croissance est un triomphe ardu;
Elles parlent: et c'est, il semble, une élégie,
Un frileux bêlement d'agneau qu'on a tondu;
Car leur voix est de la couleur de leur figure.
Quelque chose de doux pourtant les transfigure;
Pâles comme la lune, elles ont son halo!
Parfois, quand elles vont se voir dans une glace,

C'est comme, tout à coup, si c'était dans de l'eau,
Tant leur teint est trop frêle et fond à la surface.

Douce crise de chair et d'âme! Eveil d'avril!
Heure où le buste s'orne, où la bouche est émue;
Changer! Et même la chevelure qui mue!
Et les seins nouveau-nés sur le corps puéril!
Moment si langoureux des surprises nubiles!
Pourtant l'eau reste indemne, elle ne souffre pas
Quand germe un nénuphar sur ses bords immobiles...

Ah! ces teints de chlorose au seuil des célibats!

IX.

Le malade pensif est si loin de la vie
Et pour ses yeux la vie autrement signifie ;
Comme tout s'est fané soudain, et quel recul !
Il voit dans leur aspect d'éternité les choses.
Était-ce bien la peine alors d'aimer les roses ?
Et comme tout, vraiment presque tout, semble nul !

Il est si loin, si par delà le paysage ;
Si haut, comme monté sur un clocher sans âge,
Comme enfin parvenu parmi de vierges monts.
Ah ! qu'il prend en pitié tout ce que nous nommons
Nos passions, nos buts, nos devoirs, nos mobiles ;
Que les arbres, en bas, lui paraissent débiles !

L'amour? Frivole jeu! Vain espoir d'être aimé!
Vouloir toujours dans son âme le temps de mai!
Comme on s'acharne après cette folle chimère
De se sentir, avec un autre, congénère.
De ne plus être seul, ni deux, mais un enfin..
Rêve illusoire! On est deux miroirs face à face
Se renvoyant quelques reflets à leur surface...
Ah! s'être, fût-ce un jour, réalisé divin!
Avoir enclos l'éternité dans des minutes!
Mais c'était se vouer à d'impossibles luttes,
Car on ne peut pas faire avec deux corps un cœur.
On n'entre pas de force ainsi dans le bonheur!
Vanité que tous ces essais de bucolique,
Ces fièvres, ces baisers, ces brèves pâmoisons,
D'où l'on sort vide et vraiment trop mélancolique

Quant aux quotidiens conquérants de toisons,
Futile aussi, leur appétit de renommée.
(La gloire? écrire un peu son nom dans la fumée!)
Ah! combien vains tous ces ambitieux cabrés
Pour être les chevaux vainqueurs dans la revue.

Est-ce la peine aussi? Vaut-il qu'on s'évertue
Vers des arcs de triomphe aussitôt délabrés?

L'orgueil, l'amour, autant d'inutiles trophées.
Dont se faire un moment des tombes attifées.

X

La maladie atteint aussi les pauvres villes...

Telles vont dépérir d'un mal confus et doux;
A peine elles naissaient; mais leurs cloches débiles
Sont comme les accès d'une petite toux...

D'autres souffrent, sans se plaindre, d'avoir sans trève
L'ombre d'un vieux beffroi, sur elles, qui les grève.

D'autres sont simplement des vieilles déclinant,
Celles d'un temps fini, celles qui sont âgées,
Et dont les eaux, parmi leur silence stagnant.
Gardent tant de reflets qui les ont imagées.

Il en est que naguère abandonna la mer
Comme un grand amour qui tout à coup se retire;
Et, depuis ce moment, ces villes ont un air
De se survivre, en appelant quelque navire.

Dans telles, c'est comme une odeur de vermoulu;
Dans telles, c'est toujours comme s'il avait plu.

Il en est de plus infirmes que des aïeules,
Dont les murs ont des blancs de linges démodés
Et des noirs de robes de veuves vivant seules.

Celles aux murs perclus, aux pignons lézardés
Ont sur elles comme des rides de vieillesse.

Celles, jeunes encor, dont la croissance cesse,
Celles aux terrains nus où l'on ne bâtit pas,
Souffrent du mal secret de devenir pubères;
C'est leur sang qui palpite au pouls des réverbères;
Et dans la tour qui ment à l'espoir du compas,
Dans l'église qui reste inachevée et vaine,
C'est leur propre existence aussi qui s'interrompt.

Telle ville dolente est toujours en neuvaine,
Lieu de pèlerinage où l'on signe son front.
L'une décline et meurt d'une lente anémie;
L'autre est pâle à jamais de quelque épidémie.

Une autre est comme une paralytique, sans
La souplesse et la joie en elle des passants.

Telles, leur maladie est d'être en proie aux pioches,
Les amputant de leurs vieux pignons, mutilant
Leurs briques dont le rouge est tout sanguinolent;
Telles, leur maladie est d'être en proie aux cloches,
Et, dans leur calme et leur silence monacal,
Le cadran du clocher a l'air d'une tonsure.

Il en est qu'affaiblit un jet d'eau vertical
Et qui souffrent de lui comme d'une blessure...

XI

Les mystérieux nerfs sont des plaintes ourdies,
Un dédale de fils, des méandres d'orties
Par qui toute douleur se propage au cerveau.
Quels nœuds ont étiré l'invisible écheveau?
La pauvre chair sans force est une eau sensitive
Qu'accapare un filet frêle qu'on ne voit pas,
Mais dont le remuement fait se crisper l'eau vive.
Les nerfs : soudaineté de crise et branle-bas!
Ou lente manigance, hostilité sournoise,
Par exemple de quelque araignée en un coin,
Une chose qui très vaguement cherche noise,
Puis s'enhardit en nous, s'aventure plus loin,

Fait mal, se fâche, mord, glisse, s'accroît, pullule
Et court en nous comme dans l'herbe les fourmis
Ou va comme un poison volatil et qui brûle.
Supplices compliqués que les nerfs ont transmis !
Ah ! les nerfs, dont chacun nous fait mal comme une arme !
Chacun d'eux est une corde sous un archet
Qui souffre comme si quelqu'un nous l'arrachait ;
Chacun d'eux est un fil où s'enfile une larme !

XII

L'eau des anciens canaux est débile et malade,
Si morne, parmi les villes mortes, aux quais
Parés d'arbres et de pignons en enfilade
Qui sont, dans cette eau pauvre, à peine décalqués;
Eau vieillie et sans force; eau malingre et déprise
De tout élan pour se raidir contre la brise
Qui lui creuse trop de rides... Oh ! la triste eau
Qui va pleurer sous les ponts noirs et qui s'afflige
Des reflets qu'elle doit porter, eau vraiment lige,
Et qui lui sont comme un immobile fardeau.
Mais, trop âgée, à la surface qui se moire,
Elle perd ses reflets, comme on perd la mémoire,

Et les délaie en de confus mirages gris.
Eau si dolente, au point qu'elle en semble mortelle,
Pourquoi si nue et si déjà nulle ? Et qu'a-t-elle,
Toute à sa somnolence, à ses songes aigris,
Pour n'être ainsi plus qu'un traître miroir de givre
Où la lune elle-même a de la peine à vivre ?

XIII

Le malade, quand vient la tristesse nocturne,
Est sensible comme une cendre dans une urne.

Il écoute, et perçoit dans l'air le moindre bruit :
Frisson d'arbre, pas d'un passant, plainte de cloche :
Vigie exacte de tout bruit, il se raccroche
A ces vagues rumeurs dont s'image la nuit
Et par qui le silence apparaît plus immense ;
Ce sont les bruits qui font la preuve du silence.
Tandis que les reflets font la preuve de l'eau.
Puis il regarde. et voit des lueurs inconnues :

Lumières qu'on dirait la fuite d'un flambeau;
Rayon brusque par qui les glaces semblent nues;
Étincelles qui s'en viennent on ne sait d'où;
Or sorti d'un bouquet, projeté d'un bijou;
Phosphorescence de l'ombre; clarté qui rôde;
Feux follets brefs; scintillement intermittent...
Le malade les suit et son émoi s'en brode.

Mais ces frêles clartés ne durent qu'un instant,
Gouttelettes de couleur qui sont vite bues,
Car c'est d'elles que les ténèbres sont embues;
Le malade pourtant de ses yeux les atteint
— Papillons épinglés à travers la nuit noire —
Et fixe ces lueurs au vol trop vite éteint
Sous le verre silencieux de sa mémoire.

Maintenant, c'est l'émoi plus subtil des odeurs!
Soudain la chambre close est toute viciée
Par on ne sait quels aromes lourds et rôdeurs;
Puis flotte une senteur qui semble émaciée
Et si faible qu'elle est sur le point de mourir;

Le malade sent tout : qu'un parfum se cramponne ;
Que d'autres sont épars dont la présence est bonne :
Calmes fruits pour la soif achevant de mûrir,
Bouquet fleurant à peine et qui se neutralise,
Survivance dans le linge d'un vieux sachet
Qui. depuis des matins d'autrefois. s'y cachait,
Tel un encens d'anciens saluts dans une église.
Puis il perçoit aussi des aromes brutaux
Comme un attouchement d'instruments d'hôpitaux ;
Des relents volatils d'éther et de morphine
Sortis de la fiole où dort leur senteur fine
Qui procure un sommeil frais comme dans un bois :
Puis des parfums aigris de potions, de ouates,
Des odeurs en sourdine et qui se tenaient coites.
Des poisons condensés. tout à coup aux abois,
Qu'on jugeait prisonniers dans les pastilles closes
Mais qui s'évadent, tel l'hiver hors des flocons,
Et tournent en vertige, exaspérant leurs doses,
O câlins, ô rusés, ô furieux poisons,
Qui font soudain que le malade qui s'étonne
Croit. dans l'air fermenté de la chambre, qu'il tonne
Et s'être assis dans un jardin trop vénéneux.

Ah! cet affinement des soirs de maladie,
Quand tout crispe les nerfs, se répercute en eux!
Araignée aux aguêts dans une toile ourdie;
Sens aiguisés jusqu'à l'infinitésimal.
Qui les disait bornés? Chacun est une embûche
Qui capture tout bruit, où toute odeur trébuche,
Si bien que le cerveau s'en paraît anormal,
— Ruche désordonnée où, dans l'or des cellules,
Avec l'essaim de ses abeilles qu'elle attend,
Entreraient, comme des intrus, au même instant
De minimes fourmis, de folles libellules.

XIV

Comme tout est changé de par la maladie
Dans la maison qui prend un air religieux :
Elle semble plus vide, elle semble agrandie,
Il s'y répand un silence contagieux
Dont le plus léger bruit blesse la neige vierge.
Vie en songe ! voici que s'embrument les pas,
Et les voix mêmement s'embrument, parlent bas ;
Le malade est l'hostie où tout l'encens converge.

Quel mystère est latent ? Quel rite s'accomplit
Pour qu'un respect d'autel environne le lit ?
Tout subit par degrés la mystique influence :

Comme par un vitrail, le jour se dénuance;
Un étranger, il semble (est-ce l'ange gardien
Soudain visible?), habite à présent la demeure,
Comme pour prémunir du danger qu'on y meure,
Et la maison craintive a pris un air chrétien.

Or on s'améliore, on s'épure soi-même
Par la sorte d'ennoblissement propagé;
On se sent devenir autre, le cœur changé:
Il flotte en la demeure un parfum de saint chrême;
Déjà les passions, à leur tour, parlent bas;
Même le juste amour interrompt ses ébats;
On se semble, à présent, vivre dans une église.

Le malade apparaît grave et sacerdotal,
L'air d'avoir avec Dieu quelque entretien mental.

Car le Silence enfin en lui se réalise!
Il est celui qui fait taire les bruits humains
Et les transsubstantie en imposant les mains;

Il est l'essence et la substance du Silence ;
Il en est la Victime et le Prêtre à la fois ;
C'est un Saint-Sacrifice aussi que la souffrance...
La maison entend Dieu qui descend à sa voix !

XV

La vieille ville en proie à l'hiver était seule,
Vieille ville taciturne comme une aïeule :
Il semblait que la vieille ville s'engourdît !
Elle avait un aspect déjà presque posthume,
Moins morose de la gelée et de la brume
Que de son trop inexplicable discrédit.
Donc elle avait fini de vivre dans l'attente.
Parfois un carillon, musique intermittente,
Présence qui s'accroît dans l'air et qui décroît,
Mettait dans sa tristesse une brève accalmie.
Peut-être que la ville aurait péri de froid
Si, lasse, elle s'était tout à fait endormie ;

Mais la cloche venait veiller, la réveiller.
Comme pour la changer sur un pâle oreiller,
Et s'obstinait, parmi la neige en avalanche,
A ranimer le visage de son sommeil
Comme du frôlement d'une cornette blanche;
Cloche, Sœur gardienne, ô Sœur de bon conseil,
Transportant la malade à des saisons meilleures
Et lui versant ses sons dosés, tous les quarts d'heures.

XVI

Comme te voilà loin de celui que tu fus
O malade, déjà si lointain, si confus,
Méconnaissable, et si différent de toi-même!
La lune ainsi se voit reculée et plus blême
Toute changée et délayée en son halo
Quand elle se confronte avec elle dans l'eau.

De même, étant malade, on se ressemble à peine;
On n'a plus son visage, ah! comme on est changé!
On est le mouton nu qui pleure après sa laine;
On se trouve soudain plus sage et plus âgé;
On se cherche, on se perd, en molle souvenance;
Soi-même on se revoit tel qu'après une absence;

On se reconnaît mal comme à se voir dans l'eau ;
On est si différent qu'on se semble nouveau,
Avec même une autre âme, avec d'autres idées,
— Des lys simples ont remplacé les orchidées ! —
Et de celui qu'on fut on se souvient si peu,
Moins que le soir ne se souvient du matin bleu !

Le malade ainsi songe et, dans sa vie, il erre.
Sa vie ! Elle lui semble à lui-même étrangère,
Elle s'efface et se résume à du brouillard ;
Ce qu'il s'en remémore, en tant de crépuscule,
Est advenu naguère à quelqu'un, quelque part ;
Peut-être est-ce à lui-même et qu'il fut somnambule ?
Peut-être qu'il se trompe et que c'est arrivé
A un qui lui ressemble et dans une autre vie ?
Passé qu'il a vécu, mais qui semble rêvé.
N'était-il pas un autre avant la maladie ?
Or ce pâle Autrefois si peu se prolongea,
Maison de l'horizon indistincte déjà
Qu'indique seule une fumée irrésolue...
Tout est si transitoire et si vite accompli !

Sa vie antérieure est presque dans l'oubli ;
Il la sent vague en lui comme une histoire lue ;
Et, morne, il a l'impression jusqu'à l'aigu
D'avoir à peine été, d'avoir si peu vécu !

XVII

Combien longues pour le malade les journées ;
Combien longues surtout pour lui les lentes nuits !
Sans répit, toutes les minutes égrenées
Au cadran de l'horloge où tournent ses ennuis !
Que l'horloge, à la fin, un moment s'interrompe !
Toujours le Temps qui s'émiette, impartial :
Bruit de rouage ou de sable, bruit labial ;
Que le silence enfin, avec sa bonne estompe,
Uniformise un peu cette bouche au fusain...
Le cadran, n'est-ce pas le visage de l'Heure ?
Mais où, dans ce visage, est la bouche qui pleure,
Bouche de l'Heure, au bruit cruel et trop voisin,

Qui sans cesse importune avec sa voix vieillotte ?
— Ah ! que l'Heure s'arrête et trêve au balancier ! —
Bouche d'ombre qu'on ne voit pas et qui grignotte
Notre vie en suspens, avec ses dents d'acier.

XVIII

Convalescence : ô la fraîcheur brusque et câline
Quand la fièvre dont on brûlait s'éteint soudain ;
Douceur sur soi d'un pansement de mousseline,
Fraîcheur sur soi du vent, de la mer, de l'étain.
On se sent comme dans une longue avenue
Dont le feuillage, blanc de lune, qui remue
Vous évente de son ombre si calmement
Et refroidit en vous les charbons de la fièvre.
Ah ! ce bonheur confus du recommencement !
Cette humide fraîcheur née au seuil de la lèvre,
Comme d'avoir baisé l'or de quelque bijou !

D'où viennent tout à coup ces impressions fraîches
Qui se fondent et qui se propagent jusqu'où ?
Est-ce du lustre ? Est-ce du verre des bobèches
Dont on sent, dans sa bouche en feu, le givre entré ?
Est-ce de la cornette au beau linge lustré
Dont la Sœur qui nous veille a fait palpiter l'aile ?
Ou bien est-ce le vent ? Ou bien encor pleut-il
Et c'est-il de la pluie en écheveau subtil
Qui soudain au rouet de notre âme s'emmèle ?

Convalescence ! Doux mélange : pluie et soir,
Linges, cristal, et vendanges de raisin noir !
Tout ce qui rafraîchit, tout ce qui désaltère ;
Convalescence si printanière... Elle aère
Comme une brise ; elle refroidit comme une eau ;
On dirait qu'elle se répand parmi les chambres
Et sur le lit, si frais qu'il en semble nouveau ;
On s'y déplie ; on y dorlotte tous ses membres ;
C'est fini maintenant, la fièvre et ses charbons !
Les draps sont ventilés ; ils ont des frimats bons ;
Unanime fraîcheur de toute cette toile ;
Si fraîche que c'est comme un bain dans une étoile !

Délice de revivre et d'avoir prévalu ;
Instant bénin qui semble, après la canicule
Et des marches dans un chemin qui se recule,
L'accueil d'une prairie où longtemps il a plu.

XIX

Émoi de peu à peu recommencer à vivre !
De rentrer dans la vie où déjà l'on se sent
Presque étranger, comme à son retour un absent ;
Incertitude ! Pas désappris ! On est ivre !

Ah ! ce soleil trop clair et cette lumière neuve !
Tout tourne : soleil, fleurs et les arbres un peu,
Oscillant dans le vent — tels les mâts sur un fleuve —
Et l'on regarde entre leurs feuilles le ciel bleu.

On est l'oiseau qui s'aventure après la pluie;
On est le verger blanc dans le réveil d'avril:
Pourtant on craint la grêle, un retour du péril :
La maladie est-elle loin et bien enfuie ?

Comme on en tremble encore! Et quels pas calculés
Par crainte d'être faible et de quelque rechute !
Pouvoir marcher jusqu'à ces arbres reculés!
Espoir et peur, ombre et soleil sur la minute...

Heure trouble! Émoi d'un logis longtemps fermé
Où chavire dans le miroir l'aube venue ;
On se sent seul, épars et désaccoutumé
De la vie, au lointain, qui toujours continue.

On est le pénitent sorti d'une neuvaine
Et dépris de la vie à cause de l'encens;
Ah! que la vie est loin! Ah! que la vie est vaine!
Où vont-ils donc, tous ces passants, tous ces passants ?

Ils se hâtent ; mais leur affairement étonne ;
Ils s'égaient ; mais leur joie est étrange et fait mal ;
Soi-même, au milieu d'eux, on se sent anormal ;
Et la vie où l'on rentre a l'air si monotone.

Hier on vivait encor comme derrière un verre,
Convalescence ! Mais maintenant on a l'air
Du matelot morose et qui s'ennuie à terre
D'être sorti de l'aventure de la mer.

On semble avoir aussi navigué des années
— La maladie étant un voyage chez Dieu —
Et revenir vieilli dans des villes fanées,
Triste, ne sachant plus que des gestes d'adieu !

LE VOYAGE DANS LES YEUX

LE VOYAGE DANS LES YEUX

I

Tels yeux sont des pays de glace, un climat nu
Où l'on chemine sans chemins dans l'inconnu;
D'autres, des soirs de province pleins de fumées
Où passent des oiseaux aux ailes déplumées
Qui leur font ces plaintifs regards intermittents;
D'autres vides, mais sous l'influence du temps,
Où la mer de leur âme à flots muets déferle,
Sont rafraîchis, profonds, mobiles comme une eau,
Flux et reflux du lent regard roulant sa perle!

Or tout s'y mire en un reflet double et jumeau :
Ceux-ci gardent le rose ancien d'un couchant rose
Qui leur fut un moment d'amour essentiel

Et s'effeuilla dans eux comme une vaste rose;
Ceux-là sont bleus d'avoir tant regardé le ciel,
Et, si ceux-ci sont bleus, c'est d'encens qui subsiste.
Puis en d'autres — recels compliqués — il y a
De vieux bijoux, de grands arbres, un clocher triste,
Des visages que trop d'absence délaya,
Des linges démodés d'enfant morte, des cloches,
Et des anges dont on devine les approches
A voir, au fil des yeux qui s'en sont tout remplis,
Leur robe comme un orgue aux longs tuyaux de plis.

Ah! les yeux! tous les yeux! tant de reflets posthumes!
Reliquaires du sang de tous les soirs tombants;
Chaires où toute noce a promulgué ses bans;
Sites où chaque automne a légué de ses brumes.
Yeux! carrefours de tous les buts s'y résumant;
Fenêtres d'infini; calme aboutissement;
Car tout converge à ces vitres de chair nacrée,
Miroirs vivants en qui l'Univers se recrée.

II

Pourquoi les yeux, étant limpides, mentent-ils?
Comment la vérité, dans leur indifférence,
Meurt-elle en diluant ses frissons volatils?
Nul n'en a vu le fond malgré leur transparence
Et ce n'est que cristal fluide, à l'infini,
Qui toujours se tient coi, l'air sincère et candide.
Aucune passion, aucun crime ne ride
Ce pouvoir dangereux d'être un étang uni.
Ah! savoir!... s'y peut-on fier, sources de joie,
Quand ils ont l'air d'un peu promettre de l'amour,
Ou ne sont-ils qu'un clair mirage où l'on se noie?
Ah! savoir!... démêler l'ombre d'avec le jour,

Et connaître à la fin ce qu'ils peuvent enclore
Derrière leur surface et derrière leur flore,
Sous leurs nénuphars blancs — frileuse puberté —
Plus loin, dans le recul de leur ambiguïté.
En vain veut-on trier le réel du mensonge;
Les yeux, nus comme l'eau, resteront clairs aussi,
Bien que l'âme souvent où, pour savoir, on plonge
Soit une vase au fond de leur azur transi;
Mystère de cette eau des yeux toujours placide
En qui l'âme dépose et si peu s'élucide.

III

Dans les yeux, rien de leur histoire ne s'efface;
Rien n'est soluble; tout s'avère à leur surface...

Ainsi tels yeux ont l'air pauvres dorénavant
Pour avoir médité d'entrer en un couvent;
Tels sont en fleur pour avoir vu des orchidées;
D'autres sont nus de tant de fautes regardées;
On y perçoit des courtisanes se baignant
Et par leurs fards perdus l'eau des yeux est nacrée;
D'autres, pour être nés près d'un canal stagnant,
Portent un vaisseau noir qu'aucun marin ne grée
Et qui semble, dans eux, captif en des glaçons...

Prolongement sans fin. Survie! Aubes lointaines!
Ciel qui met dans les puits de bleus caparaçons!
Nuages habitant les prunelles humaines!

Tout le passé qui s'y garde, remémoré!
Tout ce qui s'y trahit qu'on croyait ignoré :
Les vœux qu'on viola; les seins que nous fleurîmes;
Et le regard qu'on eut en pensant à des crimes;
Et le regard qu'on eut, pris d'un dessein vénal,
Fût-ce un instant, jadis, devant des pierreries
— Trésor qu'on troquerait contre ses chairs fleuries —
Et qui fait à jamais, de l'œil, l'écrin du Mal.

Car tout s'y fige, y dure, et tout s'y perpétue :
Désirs, mouvements d'âme, instantané décor,
Tout ce qui fut, rien qu'un moment, y flotte encor;
Dans l'air des yeux aussi survit la cloche tue,
Et l'on voit, dans des yeux qui se croient gais et beaux,
D'anciens amours mirés comme de grands tombeaux!

IV

Quelques femmes, dans leurs prunelles sensitives,
Ont des ombres et des lueurs alternatives;
Il y fait noir ou clair à leur guise; on dirait
Derrière la cloison transparente des tempes
Qu'on baisse tour à tour et qu'on monte des lampes.
Au fil des yeux dormants quelle est cette forêt
Dont les arbres, qu'on ne voit pas, mirent leurs palmes
Et leurs cimes, une minute, en frissons calmes?
Dentelle obscure dont ils sont passementés,
Franges, ombre qui vient de quelque rive adverse,
O regards par cette ombre éphémère éventés!
Une autre fois, quel ciel intime s'y renverse

Dont les soucis, que nul ne connaît, font pourtant
Une tache de grands nuages pleins de pluie?
Nuit et soleil, en un dosage intermittent!
Puis assombrissement total, lumière enfuie...
Tout s'y brouille, rien ne survit à leur niveau
Comme quand un grand vent a couru sur une eau!

V

L'œil est un glauque aquarium d'eau somnolente :
Tranquillité, repos apparent, calmes plis
Comme ceux qui s'éternisent dans les surplis ;
Puis tout à coup un trouble, une ascension lente
D'un désir qui vient faire une blessure à l'eau,
Moires d'une blessure élargie en halo.
Ce désir s'évapore ; un autre lui succède.
Chacun des mouvements de l'âme en cette eau tiède
Est une ombre sous des vitres qui disparaît ;
En fuite comme avec des nageoires, l'ombre erre
Et s'argente dans la transparence du verre.
Aquarium peuplé de songes en arrêt !

Une pensée y nage à peine définie
Et retourne dormir dans des varechs couchés
Parmi les minéraux du crâne et ses rochers.
Une autre pensée ose — et c'est une actinie
Ouvrant dans la prunelle un coquillage-fleur,
Mais qu'on l'effleure, il se reclôt avec douleur!

Paysage qui change à tout instant : pensées
Qui sont des poissons noirs, des perles nuancées,
Des monstres froids ou des infiniment petits,
Corpuscules dans le fond de l'être blottis ;
Embryons de projets, vagues germes de rêves,
Émergeant d'on ne sait quel abîme mental,
Qui montent jusqu'à l'œil en assomptions brèves
Et viennent animer cet écran de cristal.

VI

D'où vient-il dans les yeux cet occulte affluent
Des larmes, filet d'eau, ruisselet qui se mêle
Au tranquille étang bleu pâle de la prunelle;
Source qui se divulgue en discontinuant,
Chapelet s'égrenant, gouttes accumulées...
Or les vitres qu'un peu de pluie a granulées
Ont un trouble semblable, et tout s'y brouille ainsi!
Mais pourquoi, mais sous quelle influence secrète
Cette eau des pleurs amers est-elle toujours prête?
Ce n'est pas que pour un malheur, pour un souci!
Même pour rien : pour un orgue triste, une fuite
De nuages, des lys qui meurent sans emploi.

La source qu'on croyait captée au fond de soi
Jusqu'au plein air des yeux est de nouveau déduite
Et s'égoutte, collier d'âme désenfilé!

Or qui les filtre une à une, ces larmes nues?
Élixir de douleur, né dans quelles cornues?
Et qui cristallisa leur mystère salé
En l'émiettement de semblables globules?...
Quels sables sont en nous? quel puits intérieur
D'où montent, en crevant, ces pleurs comme des bulles?
Ou bien le crâne est-il une grotte en moiteur
D'où sourdent ces stalactites intermittentes?

Où donc le réservoir des pleurs, agrégat d'eaux?
Quels circuits jusqu'aux yeux, au long de quelles pentes?
Où donc, sur quels penchants du cœur, sur quels coteaux,
Les vignes dont le vin a rempli ces burettes
Pour la messe de Joie ou la messe de Deuil?

Sens divers et confus qu'ont les larmes muettes;

Peut-être sans raison autre que baigner l'œil
D'un liquide qui vient de l'âme, et s'y fiance
Pour en rendre plus bleue et claire la faïence.

VII

Les yeux sont des bassins d'eau changeante qui dort,
Où, parmi des frissons de moires remuées,
Appareille une flotte éparse de nuées,
Voiles blanches qui vont vers un horizon d'or;
Mais parfois certains grands nuages couleur d'encre
S'immobilisent comme en quarantaine, au fond
De tels beaux yeux de qui l'étiage est profond
Et qui portent en eux ces nuages à l'ancre.

VIII

L'agate arborisée est pleine d'une flore
Sous-marine ; ainsi l'œil — on dirait des lacis,
Une géographie aux fleuves indécis
Que le verre, veiné d'ombres, aime d'enclore.
Splendeur mate de la pierre opaque sous quoi
Tout un spectacle intérieur qui se tient coi :
Sang, feuillages, coraux, à travers de la pluie :
Gazes d'insectes morts dont l'aile mal enfuie
Dans ce prisme à jamais figea son petit vol :
Reflets momifiés comme dans de l'alcool !
Or si telle apparaît l'agate translucide
C'est qu'elle est millénaire et garde en ses parois

Les vestiges des très antiques désarrois...
Ainsi l'œil — plein d'anciens rêves dont il s'oxyde,
Plein de passé dont pour toujours il est imbu,
Souvenirs conservés dans ses pierres charnelles
Que, pareil à l'agate, il agglomère en elles...
Ah ! tout ce qui survit sous son cristal embu !

IX

Quelles clartés, reflets d'étoiles ou de lampes,
Allongent dans les yeux de lumineuses rampes?
Est-ce un feu du dehors? Est-ce un feu du dedans?
D'un âtre intérieur plein de tisons ardents,
Ou d'une rue, au loin, pleine de réverbères
Qui se mirent dans les yeux sombres chaque soir
Et leur sont comme des parures viagères?

De quoi sont clairs les yeux? D'où vient, dans l'encensoir,
La braise en feu? D'où vient la lave en ces fioles?
Sont-ils des jardins noirs ouverts aux lucioles?
Sont-ils le champ gelé d'un télescope, écran

D'une silencieuse armée en marche d'astres
Qui défile parmi le verre en s'y nacrant,
Piège où, tout intégral, vaste ciel, tu t'encastres?
Ou bien sont-ils des fenêtres d'orphelinats
Se voilant, contre le dehors et toute enquête,
De rideaux vaporeux, mousseline en frimats.
Mais, parmi cette neige, une flamme empiète,
Écho d'un foyer rouge et qui somnole un peu
Plus au fond, tout au fond, dans la Maison de l'Ame,
Où vont et viennent et s'assoient autour d'un feu
Les Passions, avec leurs visages de femme.

X

En l'eau tiède des yeux tranquilles combien j'ai
Souvent, le soir, plongé mon visage et nagé
Dans leur silence, vers une rive inconnue!
Mon âme s'y sentait toute légère et nue
Et délivrée enfin des pesanteurs du corps.
Autour d'elle, pas même un cercle de ces moires
Qui dans l'eau, pour un souffle, un éveil de nageoires,
S'élargissent comme les sons mourants des cors.

Nul trouble dans les yeux à cause de mon âme,
Tant elle nage doux, tant elle insiste peu,
Et soudain se libère en leur infini bleu.

Devenue une brise, un parfum, une flamme.
Une fleur, tout au plus un vierge nénuphar
Que, sans savoir son âge ou s'il pèse, l'eau porte...
Ainsi mon âme, en l'eau des yeux noyant son fard,
Toute fraîche, croit qu'elle a fini d'être morte!

XI

Celui qui dessina ces Têtes au fusain
En rehausa d'un peu de couleurs la souffrance ;
Leurs lèvres, comme en un vitrail diocésain,
Sont closes ; on dirait des fermoirs de silence.
Mais leurs yeux, leurs yeux froids élargis en halo,
Ces yeux bleuis, pareils à des bouches dans l'eau,
Appellent comme en se noyant quelque Ophélie.
Yeux dilatés, bijoux pâles de la folie !
Princesses d'Elseneur ou de l'Escurial
Dont la tristesse en ces fusains noirs persévère,
Victimes reposant sous la pitié du verre
Comme au fil d'un tranquille étang seigneurial.

Yeux qui durent parmi ces figures mort-nées ..
Tels les joyaux dans les couronnes en exil.
Les couronnes sans but des reines détrônées.

Ces faces? lys défunts. Mais l'œil est un pistil
Où la vie est continuée et se résorbe.
La lune vit, ayant des yeux tels dans son orbe!
Ah! ces yeux, les clairs de lune qu'ils ont été!
Yeux fixes qui font ces Têtes hallucinées!
Des yeux qui furent morts mais ont ressuscité
Et gardent tout : ciel bleu, fleurs emmagasinées,
Tout le vaste paysage d'après-midi
Qu'ils ont capté durant la suprême minute,
Mais dont l'amas d'eau vive, absorbée en leur chute,
N'a pu détruire en eux le mirage agrandi.
Yeux de reflets et de verdure délayée,
Yeux remontés à la surface, revenus
Avec un tatouage au fil des globes nus,
Et qui disent ce que médite une noyée!

XII

Mon âme dans les yeux languissamment dérive,
Les yeux vastes et frais, comme emplis d'une eau vive ;
Mon âme y vogue à cause aussi d'un certain bleu
Qui dans les yeux, ainsi que dans l'eau, semble vivre,
Le bleu du ciel au fil des yeux qui flotte un peu...
Et mon âme entraînée en eux se plaît à suivre
Ces petits golfes clairs dans les roseaux des cils,
Ces bords des yeux pareils à des anses de joie
Où mon âme en partance, un moment, s'atermoie
Avant d'appareiller pour de lointains exils.

Bords des yeux, bords de l'eau ! transparence bleuie !
Multiplication fragile des reflets !

Cristal prêt à mourir, vent, si tu l'éraflais !
Fraîcheur où la clarté de la lune est rouie ;
Silence plein de nacre et plein d'herbes semblant
Une flore inconnue et soudain révélée
D'un climat autre où la verdure est niellée.
Ah ! ces bords frais des yeux où dort un sable blanc,
Mon âme, triste du départ, y temporise,
Prétextant la marée ou l'absence de brise,
Et s'y dorlote encore une minute à voir
Tant de reflets parmi ces bords de nonchaloir,
Puis démarre vers la haute mer des prunelles...
Mais quel monde nouveau, quels pôles sont en elles,
Et qu'est-ce qu'on rencontre au bout des yeux quand on
S'enfonce par delà leur ligne d'horizon ?

XIII

L'œil, qu'on croit enchâssé, comme une calme opale,
Et prisonnier dans les paupières de chair pâle,
Est libre et, par l'air nu, s'évade quelquefois,
Si l'aimante une bouche ou le son d'une voix...
Exode tout à coup d'une large prunelle
Qui, d'un visage cher, réellement descend,
Avec tous les reflets de l'horizon en elle,
Proche de plus en plus, si proche qu'on la sent.
Quand, aux heures d'amour, elle fait ce prodige
D'être comme une fleur qui quitterait sa tige
Et d'abolir l'espace entre les deux amants.
Regard qui bouge et vient, qui se pose et caresse,

Plus formel qu'une lèvre ou des attouchements...
Sensation physique et qui s'appuie. Ivresse
De la chair se pâmant sous ce baiser de l'œil!

L'œil voyage. Il franchit le temps et la distance;
Même les morts envoient vers nous leur œil en deuil
Qui, des lieux d'autrefois conservant l'accointance,
Revient un peu dans nos chambres, comme au parloir,
Et pleure avec la pluie aux vitres dans le soir!
L'œil des absents aussi, que le vieux miroir garde,
Émerge, se déclôt comme d'un bassin nu,
Éclat d'astres lointains jusqu'ici parvenu...
C'est avec ces yeux-là que l'ombre nous regarde!

Que d'autres yeux qui sont insistants ou distraits :
L'œil de l'enfant que nous fûmes; l'œil des portraits;
L'œil en rosace d'une église de village;
L'œil aveugle des puits vitrifié de gel;
L'œil de la lune; l'œil des choses sans visage;
L'œil des passions; l'œil du remords; l'œil d'Abel
Dont les pleurs de Caïn lotionnent la plaie;

L'œil de Dieu redoutable en son triangle en or
Dont la fatalité géométrique effraie.

Ah! tous ces yeux! tant d'yeux! N'en est-il point encor?
Prunelles à venir, prunelles pressenties,
Où le Mystère habite, ainsi qu'en des hosties;
Car leur fourmillement s'est transsubstantié.
Et ces yeux présumés que ma chair sent sur elle,
Quand ils m'ont, dans des soirs tristes, communié,
N'est-ce pas comme un peu de Présence Réelle?

XIV

En des pays de longs canaux et de marais,
Les yeux sont, eux aussi, baignés d'un charme frais;
Clairs yeux remémorés de Flandre et de Hollande
Qui paraissent mouillés, influencés par l'eau;
Yeux comme un petit port avec un seul bateau
Qui s'avoue humble, et que nul trafic n'achalande,
Mais dont le calme heureux contribue à polir
Les reflets d'alentour qui s'y viennent pâlir.
S'ils sont ainsi, c'est à cause de l'eau voisine
Qui les fait à sa ressemblance, y propageant
Son aspect de miroir et de fluide argent.
Donc, comme un port, cette eau des yeux emmagasine

Les horizons et le paysage adjacent
Dont le mirage en sa transparence descend :
Le ciel y réfléchit ses teintes sans durée ;
On y perçoit aussi, comme sur un vélin,
L'enluminure en or d'un vieux quai, d'un moulin,
Et toute l'ambiance y vit, miniaturée.

XV

On reconnaît de suite à certains vagues signes
Quels yeux ont déjà vu mourir, à certains plis
Comme en laisse dans l'eau quelque fuite de cygnes.
C'est fini, l'eau quiète et tous les bons oublis!
Chez les mères surtout, aux deuils indélébiles,
Dont sont morts autrefois les enfants trop débiles.
C'est dans leurs yeux qu'elles les ont ensevelis;
C'est dans leurs yeux que pour toujours elles les gardent
Comme dans des berceaux lentement abolis,
Alcôves de miroirs où leurs départs s'attardent...
Ah! qu'on ne parle pas trop haut près de leurs yeux
Où les doux enfants morts sommeillent parmi l'anse

Que leur font ces yeux froids ombrés de cils soyeux ;
Abîmes de tristesse ! Yeux en qui se balance
Le repos des petits enfants qui ne sont plus.
C'est là que flotte, avec des flux et des reflux,
Ce qui subsiste d'eux, reflet, sillage ou cendre...
Et dans les yeux de leurs mères, dans ces yeux d'eau,
Ils dorment, enfonçant leur immortel fardeau
Qui transparaît et, lent, continue à descendre !

XVI

Yeux d'aveugles : ils sont tristes, l'air d'une plaie;
Yeux nuls, sans effigie; étain qui se délaie;
Yeux d'aveugles : jardins où la vie a neigé;
Yeux plus vitreux que ceux des morts. Ah! qu'ils sont tristes,
Nus comme les tonsures des séminaristes;
Eau d'un canal que nuls bateaux n'ont imagé;
Patènes qui jamais ne mireront la messe
Et les cierges et des lèvres d'enfants de chœur.
Veilleuses sans clarté. Fioles sans liqueur.
Depuis quand? Sont-ils nés dans cette ombre? Ou bien n'est-ce
Qu'un obscurcissement graduel — tel le soir;
Ou l'usure — tel un tissu réincorporé

Les roses et les lys le brodant sur fond noir,
Et bientôt s'unifie en étoffe incolore.

Ah! qu'ils sont tristes! qu'ils sont tristes! On dirait
Des scellés apposés sur une tête morte.

Ces yeux, sans plus jamais qu'un seul regard en sorte,
C'est, sans tain, un miroir qui s'étiolerait;
C'est, sans jet d'eau, la vasque immobile qui gèle;
C'est, derrière une vitre, une hostie en prison.
Ah! ces yeux! on frissonne au bord de leur margelle,
Puits d'infini, que bouche un si calme glaçon.

XVII

J'ai gardé dans mes yeux, comme un thésauriseur,
L'or des moissons; l'or des chevelures; un site
Dont mon âme fut seule à savoir la douceur;
Un couchant dont le rose à mon gré ressuscite;
Puis tels cygnes au clair de la lune nageant,
Des cygnes de qui l'aile a la forme des harpes,
Harpes de Lohengrin aux musiques d'argent.

J'ai gardé dans mes yeux de bleuâtres écharpes,
Vapeurs d'étangs, brouillards que la pluie a brochés,
Et d'où montent des fonds de ville, des tourelles
Qu'une guirlande, en fer, d'angélus lie entre elles...
Et je marche portant dans mes yeux ces clochers

Vus un soir en voyage au bout du crépuscule.
J'y garde encor des ciels, des arbres et de l'eau;
Des femmes que l'absence au fond de l'œil accule,
Toutes tristes comme des lys dans un préau;
Puis des noces en blanc, des baptêmes, la moire
Sous la brise, d'un vieux canal horizontal...

Or, ces reflets dans l'œil, c'est toute ma mémoire;
Un souvenir plutôt physique que mental :
Réverbérations d'enfance et de voyages,
Dessins figuratifs des heures qui s'en vont,
Survivances toutes visuelles qui font
De mes yeux comme un grand reliquaire d'images!

XVIII

Les yeux des femmes sont des Méditerranées
Faites d'azur et de l'écume des années
Où l'âme s'aventure en sa jeune saison.
Quelles mers sont là-bas, derrière l'horizon,
Qui déferlent autour de ces îles jumelles?
En quel golfe atterrir au fond bleu des prunelles?

L'infini s'y recule en un roulis berceur;
Et l'âme part, dérive, en proie aux vents rebelles,
S'extasiant parmi les yeux des femmes belles.
Mais parfois l'ouragan convulse leur douceur
Et l'âme va toucher les récifs des traîtrises;

Elle se heurte à des banquises de froideur :
Climats gelés, glaçons, brouillards, régions grises;
Ou navigue soudain sous un rouge équateur :
Flammes d'orgueil, corail sanguin de la luxure,
Feux convergeant de fleuves chauds qu'on ne voit pas.
Que d'embûches cachait ce piège qui s'azure!

L'âme est désemparée en de muets combats
Et bientôt se mutile, abandonnant ses voiles,
Vidant ses filets noirs de sa pêche d'étoiles,
Sacrifiant ses mâts pour se sauver un peu,
Jetant cargaison, or, tout, dans l'abîme bleu!

Enfin, un soir que c'est la fin de sa jeunesse,
L'âme s'amarre; elle est édifiée et cesse
D'appareiller parmi les beaux yeux-spacieux ..

Ah! ce leurre d'aller voyager dans les yeux!

XIX

Le sommeil met aux yeux un tain spirituel
Grâce auquel leurs miroirs exigus se prolongent
Par delà la mémoire et le temps actuel.
Ils voient plus loin et mieux, tandis qu'on croit qu'ils songent
Et tout l'Univers joue en ces glaces sans fond.
Ah ! les pauvres regards, si nus durant la veille !
Dans les yeux endormis, un beau cygne appareille ;
Et ces ombres soudain que des nuages font !
C'est un bonheur en fuite, un malheur qui s'avance ;
L'automne s'y mélange à des roses d'enfance ;
On se voit mort, tandis qu'on se revoit amant ;
Ce n'est plus le présent seulement qu'on reflète :

Sur l'eau frêle des yeux court un pressentiment ;
Puis l'âme a revécu ses lendemains de fête ;
O rêve, où toute la Destinée apparaît !
Car le sommeil a fait en nous du clair de lune
Où toute notre vie afflue et ne fait qu'une :
Vieux souvenirs tels que des cors dans la forêt ;
Maux futurs dont on sent le vent de l'aile presque ;
Le passé, l'avenir — en une seule fresque...
Phénomène du rêve où tout s'unifia !

L'espace s'est fondu dans le temps qui s'abroge ;
Est-ce qu'on sait encor les pays qu'il y a ?
Et, comme un puits tari, se dénude l'horloge.
Rêver, c'est se prévoir en son éternité !
Vie anticipative ! O fantasmagorie !
Patrimoine divin qu'on aurait escompté :
N'est-ce pas, pour notre âme, une avance d'hoirie
Sur sa vie immortelle et sur sa part de ciel
Que cette clairvoyance au delà du réel.
O prunelles soudain devenant plus lucides ?
Car le sommeil, pour y capturer l'horizon,

A versé sur leur plaque inerte ses acides,
Et l'homme endormi voit par delà sa maison !

Mais au réveil ce tain spirituel dégèle,
Il fond ; et l'œil déclos n'est plus qu'un miroir frêle,
Miroir quotidien et borné dont le tain
Est suffisant aux fins de la vie ordinaire ;
Œil sorti du sommeil et qui ne mire guère,
Que les chambres et les seuls arbres du jardin.

XX

Tels yeux parfois ont l'air plus vieux que leurs visages ;
Et même s'ils sont clairs, même s'ils sont rieurs,
A leur fatigue on les soupçonne antérieurs
Et venus là s'ancrer après de longs voyages.
Regards âgés dans un ensemble puéril :
Les yeux sont un octobre et la bouche un avril ;
Eux sont pleins de feuilles mortes; elle, de roses ;
Et le contraste entre eux est presque un désaccord.
Où trouver un visage unifiant son sort
Dont les lèvres avec les yeux se soient décloses
Et dont la voix serait de la couleur des yeux?
Il faudrait pour cela des yeux qu'on inaugure,

Qui soient neufs, nés en même temps que la figure,
Au lieu de ceux qu'on a, fanés par tant d'adieux,
Dont le sort aboutit, pour faire un moment halte,
A s'accoupler sur tel profil qui s'en exalte.
Yeux dont on ne sait plus l'âge ! Errantes lueurs !
Astres déchus sans cesse en route ! Yeux migrateurs !
Joyaux qui tour à tour ornaient une couronne,
Passent dans un bijou d'église, émigrent dans
Un anneau, sans savoir quel or les environne ;
Joyaux ! Yeux ! qui dira vos clairs antécédents ?

Car les yeux, eux aussi, comme les pierreries,
Vivent d'un destin propre, ont en eux leurs féeries.
Contemporains du luxe âgé de nos aïeux,
Concomitants de je ne sais quels astres vieux :
Ils possèdent comme une âme rétrogradée,
Faits d'antique azur, faits d'une perle évadée ;
Ils n'ont rien de terrestre et rien de temporel,
Sertis et dessertis, depuis les lointains âges,
Dans la métempsycose éparse des visages...

C'est aussi par ses yeux que l'homme est immortel ?

LA TENTATION DES NUAGES

LA TENTATION DES NUAGES

I

En vain les vitres glauques des vieilles maisons
Sont un rempart de verre humble qui s'interpose
Entre la vie en fièvre et la calme âme enclose,
Elles n'ont qu'embrumé l'appel des horizons.

Le lointain ciel sans cesse y passe et les aère
Du prestige de ses beaux voyages tentants ;
Et les nuages qui sont les robes du temps
Se reposent parmi ces armoires de verre.

Les midis, d'un vaste or fluide, le soir mauve,
L'aube, tout ce qui passe et part incessamment,
Vient tenter l'âme en songe et qui se croyait sauve
Derrière le cristal de son renoncement.

Ah ! les vitres, toujours reprises par la Vie,
Qui, reflétant la vaine ivresse du départ,
Sont complices du ciel en marche qui convie,
Comme s'il y avait le bonheur autre part !

Tentation dans les vitres fallacieuses
Qui propagent, en l'ombre intime des maisons,
La vagabonde humeur des changeants horizons
Et leurs roses et leurs flammes silencieuses.

Et tu souffres, pauvre âme enclose, qui songeais
Dans le sage insouci des âmes qui renoncent,
Car les vitres qui s'éclaircissent ou se foncent
S'emplissent de l'ardeur fiévreuse des projets.

Les vitres ont trahi ! Demeures mal gardées !
Mais les vitres déjà, pour avoir accueilli
Les vieux couchants, ont pris soudain un air vieilli,
Courtisanes que les nuages ont fardées !

II

Sur le ciel immuable ont flotté des nuages,
Tissus à la dérive et parure changeante ;
O nuages, partis pour de lointains voyages,
Entrant soudain dans mon âme qui s'en argente ;
Et je suis dans mon âme où, calmes, ils s'en vont,
Les nuages qui se défont et se refont.

III

Le couchant triomphal est une fin de règne....
Des cuivres de victoire énamourent le soir ;
Des drapeaux sont hissés ; un sang nombreux imprègne
Le fond du ciel qui s'en rougit comme un pressoir ;
Et l'on croit voir s'enfuir une armée ennemie.
Maintenant c'est la paix de la lutte finie ;
L'orgueil, — et l'on entend le bruit lourd de sa clé ; —
C'est l'accomplissement, le butin étalé,
L'or du soleil, les nuages comme des porches
D'où l'on voit des palais d'azur s'approfondir ;
Et le ruissellement de joyaux, et les torches
Dont les gestes de feu conduisent au nadir...

Couchant sublime ! Architectures inouïes !
Premiers astres qui font le ciel fleurdelysé !
Et là-bas, toutes ces chevelures rouies
Comme un lin fin dans un étang cristallisé,
Moisson des longs cheveux fauchés des Ophélies !

Charme de l'équivoque et des anomalies !
Vertigineux palais que des nuages font,
Auxquels à chaque instant quelque chose s'annexe ;
Nuée, en forme de montagne, qui se fond ;
Petite brume rose offerte comme un sexe ;
Vapeurs se contractant en bêtes de blason
Qui sont soudain des léopards ouvrant leurs gueules
Ou des licornes dans le soir piaffant seules ;
Puis voici d'autres jeux occupant l'horizon :
Les nuages sont purs comme des mousselines ;
On voit des communiantes dans des berlines
Qui jettent par les portières des nénuphars ;
Tout est blanc dans le ciel qui croit que c'est dimanche!

Or tout ce luxe du couchant, ce sang, ces fards,
Ces grottes, ces palais de féerie or et blanche,

Cette mer bleue où dort la coupe de Thulé,
Cette splendeur que plus personne ne dénie
Et qui semble un triomphe récapitulé,

C'est l'image de la vieillesse du Génie !

IV

Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté ;
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle ;
Gris indéfinissable et comme velouté,
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.
D'où venait-il, ce gris par-dessus mon enfance
Qui se mirait dans le canal inanimé ?
Il était la couleur sensible du Silence
Et le prolongement des tours grises dans l'air.
Ce ciel de demi-deuil immuable avait l'air
D'un veuvage qui ne veut pas même une rose
Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose

Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.
Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !
— Et, pour moudre ces ciels, tournait quelque moulin !

V

La fumée a monté des toits languissamment
Pour aller dans le ciel rejoindre une nuée
Où, pensive, elle s'est comme continuée...
O nuée, amarrée au fond du firmament !
C'est un calme navire, une île irrésolue
Que des alluvions de fumée ont accrue...
Et le vent léger joue en ce jardin changeant
Tantôt s'élargissant et tantôt s'allongeant,
Nuée inconsistante, à peine située...
Mais la fumée entre dans elle et disparaît ;
La fumée est la jeune sœur de la nuée,
Toute fragile et l'air d'apporter un secret ;

Or la nuée, en l'accueillant, s'en influence.
Car la fumée est gaie ou sévère, suivant
Qu'elle sort d'une auberge ou monte d'un couvent;
La nuée, à son tour, en change de nuance
Et quand nous la voyons rose ou grise ou tout or
C'est qu'en elle est entrée une fumée en fuite,
Lui racontant : récit d'amour, récit de mort,
L'histoire des foyers qui par l'âtre s'ébruite.

VI

L'aube a déchiré l'ombre et commence d'éclore,
D'un mauve de prélude enflé jusqu'au lilas;
S'étant taillé des nuages en falbalas,
Elle se décolore, elle se recolore.
Alors c'est le miracle opéré comme un jeu :
Le ciel est tout à coup une plaine de brume;
Une église à vitraux qu'un peu d'encens effume;
Le ciel est un bûcher de lys qui sont en feu;
Dans des tulles en fleur, le jour naissant s'infuse;
Puis il descend du ciel une fraîcheur d'écluse...
Et, comme l'eau tombant qui s'engendre de soi,
Des vapeurs ont jailli par chutes graduées,

Telle une cataracte aux liquides nuées.
L'horizon se recueille, un moment se tient coi,
Mais voici qu'à nouveau la jeune aube irradie :
Elle achève la nuit sous sa clarté brandie
Et tend dans l'air de clairs tissus en espalier ;
La lune, au fond, se dédore comme une icone.
Quelle chimie en fièvre a su multiplier
Ces affluents de rouge et ces halos de jaune
Comme si l'aube avait délayé l'arc-en-ciel ?

Explosion de la jeunesse ! L'aube exulte,
Puis se calme : et bientôt, assagie, elle sculpte
Des nuages dans l'or uni d'un ciel de miel !

. . . .

VII

Dans les ciels de Toussaint la pluie est humble et lente!
Maladive beauté de ces ciels où des fils
Ont capturé notre âme en leurs réseaux subtils,
Écheveau qu'on croit frêle et qui nous violente!
Quel remède à l'ennui des longs jours pluvieux?
Et comment éclaircir, lorsqu'on y est en proie,
Le mystère de leur tristesse qui larmoie?
Sont-ce les pleurs du ciel — pleurés avec quels yeux?
Sont-ce les pleurs du ciel — en deuil de quelle peine?
Car la pluie a vraiment une tristesse humaine!
Pluie éparse. Elle nous atteint! C'est comme afin
De nous lier à sa peine contagieuse.

Elle s'étend dans l'atmosphère spongieuse
Et, grise, elle renait d'elle-même sans fin.
Pluie étrange. Est-ce un filet où l'âme se mouille
Et se débat? Est-ce de la poussière d'eau?
Ou l'effilochement fil à fil d'un rideau?
Est-ce le chanvre impalpable d'une quenouille?
Ou bien le ciel a-t-il lui-même des douleurs
Et pleut-il simplement les jours que le ciel pleure?
Alors tout s'élucide : attraction des pleurs!
La pluie apporte en nous les tristesses de l'heure;
Insinuante, jusqu'en nous elle descend;
Elle cherche nos pleurs et va les accroissant,
O pluie alimentant le réservoir des larmes!
Inexorable pluie! Apporteuse d'alarmes!
Nous n'en souffrons si fort que pour prévoir un peu
Qu'après la pluie et les heures sombres enfuies,
Même lorsque le ciel sera de nouveau bleu,
Il nous faudra plus tard pleurer toutes ces pluies.

VIII

Le soleil monte et brûle au haut du ciel d'été.
Comment subir ses feux, son or diamanté,
Luxe aveuglant d'un grand Saint-Sacrement solaire?
Or voici çà et là le reposoir paisible
D'une nuée aux plis ombreux d'étoffe claire;
Grâce à ces frais abris, l'azur est accessible :
Jardins disséminés aux quinconces de neige,
Grottes de ouate et de mousseline bouffante,
Éventails de duvet dont le ciel chaud s'évente.

O nuages, frais comme les nus du Corrège
Et bombant, eux aussi, des croupes nonchalantes;

Fraîcheur des chairs, celle des eaux, celle des plantes,
Tout ce que l'Univers a de frais s'y résume!
Dans les immensités par le soleil chauffées
Ils sont de bons relais, des oasis de brume.
Des étapes aux rafraîchissantes bouffées...

Ainsi les plans divins sont bien harmoniés!
Que ferait le désert sans le frais des palmiers?
Et que ferait l'azur s'il n'était versatile
Avec, sans cesse, un nuage qui le ventile?

IX

La lune m'a hanté d'un paysage blanc,
Pays immaculé dont la candeur enjôle,
Terre anormale et qui scintille en assemblant
Un climat d'île chaude et la blancheur du pôle.
Unanime blancheur : des rivières de lait,
Tout opaques, que ne maquille aucun reflet ;
Rien que des lys, sans papillon qui les obsède ;
Des collines d'une neige qui serait tiède ;
Des roseaux écorchés dont la moelle est à nu
Pour avoir l'air dans l'air d'une moisson de cierges.
O lune ! pays blanc d'où je suis revenu,
Fou d'avoir traversé votre dortoir de vierges !

X

Torpeur de certains soirs à la fin de l'été!
Le ciel brûle, il est en fièvre, rouge et livide!
Il est mélancolique et plein d'anxiété
Comme, après la musique, un jardin qui se vide.
L'aspect en change à tout instant — telle la mer;
Mais le ciel est solide; on dirait une chair
Que tourmente à cette heure une pensée impure,
Délire de malade et cauchemar du soir.
L'astre, comme une plaie, au bas du ciel, suppure...
Qu'est-ce qui va venir et qu'est-ce qu'on va voir?
Le ciel de plus en plus est tragique; il bouscule
Les nuages, comme un fiévreux ses oreillers;

Couchants de l'équinoxe et de la canicule !
Ici, des lacs de fiel ; là, des rayons caillés
Comme du sang ; plus loin, des fleurs empoisonnées,
Un moutonnement, blanc vert, de brebis mort-nées :
Ah ! les tragiques soirs ! Ciel pestilentiel
Qui, plein d'angoisse, a l'air d'un Jardin des Olives,
Ou, plein de fièvre, a l'air de vendanges lascives ;
Ciel d'amour, ciel de mort, ô trop vénéneux ciel,
Vénéneux comme le maquillage des pitres...
Trouble de ces soirs lourds emplis d'exhalaisons
Où l'on se signe, au fond des peureuses maisons,
Devant un éclair brusque et qui soufre les vitres !

XI

Le soleil dans la brume est en convalescence.
Va-t-il guérir de la brume tout éphémère?
Va-t-il mourir de la brume qui s'agglomère?
Il a l'air de quelqu'un qu'on revoit dans l'absence;
Il lutte, son visage est exsangue et se fane;
La brume s'interpose; elle est si diaphane
Que c'est comme un encens anémié qui fume,
Que c'est comme une vitre, un écran de fumée
Derrière lesquels l'Astre attend sa destinée.
Obstacle frêle, dirait-on, que cette brume;
Mais pas assez pour que le soleil s'en délivre,
Soit le malade, ôté des vitres, qui va vivre...

XII

C'est fini, la légende enfantine des astres,
De les croire vivants, de les songer des lys ;
La nuit souffre de ses millénaires désastres.
C'est fini de rêver le ciel, comme jadis.
Un champ bleu qu'une main partiale ensemence ;
La science le prouve une agonie immense :
Soleils mourants dont le décès est calculé ;
Déserts nus, sans écho ; cendre de nébuleuses ;
Étoiles qui sont des orphelines frileuses ;
Globes dont le soupir est inarticulé
Achevant de périr comme en des léthargies.
Ciel qui s'éteint ! Vaste hôpital de l'Infini,

Où la lune, antique diseuse d'élégies,
Semble malade, tant son visage est blêmi :
Tels soirs surtout, elle est plus pâle et délayée :
On dirait une hostie, au fil du ciel, noyée ;
On dirait un cadran de tour miré dans l'eau ;
Lune en exil et que nulle étoile n'escorte ;
A l'horizon désert, elle a l'air d'être morte.
Lune exsangue sur l'oreiller de son halo !

XIII

Le soir tombe, le vent tiédit, édulcoré
Par la calme fraîcheur des pièces d'eau voisines;
On sent dans l'air du lilas neuf et des glycines;
Tandis qu'un astre vieux, d'or détérioré,
Émerge, puis un autre un peu moins incolore.
Or les jeunes étoiles ont aussi jailli;
Alors, honteux du premier astre trop vieilli,
Voilà le ciel soudain qui le réincorpore!

XIV

Mon cœur s'est affligé du départ des nuages,
Navires indolents, cygnes appareilleurs,
Eux qui partent sans cesse et qui s'en vont ailleurs
Et vivent la bonne aventure des voyages.

Bohémiens des crépuscules, ils s'en vont,
Clairs fichus! Au hasard erre la caravane...
Ils sont tout assombris dès que le ciel se fane,
Et ce sont les pays traversés qui les font.

O petite nuée, au vent, qui se modèle
Sur la forme d'un astre ou d'un continent blond
Que, dans sa course molle, elle admire en surplomb;
Ciel du soir où chaque île a vu sa sœur jumelle!

C'est de toujours partir qu'on est toujours changeant!
Beaux nuages, brume frêle qui s'abandonne!
Moi je vis comme un arbre — et me sens monotone...
Ah! se quitter enfin soi-même, en voyageant.

Partir! Être le nuage qui se disperse,
Qui se livre, docile, au vent, aux tours, aux mâts;
Ne vouloir être aussi que selon les climats
Et selon la douceur de l'heure qu'on traverse.

Recommencer sa vie en la changeant! Oui, c'est
Se refaire une autre âme en face d'autres fleuves;
Se sentir toujours neuf devant des roses neuves;
S'éveiller chaque jour comme si l'on naissait!

Mais qu'est-ce une autre terre, une autre floraison,
Et le temps qui chemine avec d'autres visages?
C'est dans soi qu'on peut voir les plus beaux paysages,
Faible âme, qu'aimantait ce départ d'horizon!

Le voyage est un leurre; on cesse jour à jour
D'être soi, pour changer selon le site et l'heure;
Ne vas-tu donc pleurer que si la source pleure,
Et ne penser à Dieu que si tinte une tour?

Sois toi-même en restant dans ta maison fermée,
Au lieu de devenir un autre à chaque adieu;
Bonheur subtil d'orner en soi sa destinée
D'un voyage qu'on rêve et qui n'a pas eu lieu!

L'AME SOUS-MARINE

L'AME SOUS-MARINE

I

Donc on a l'air de vivre et de mirer la vie,
Et d'être une eau docile où le couchant s'enflamme,
Une eau candide où le matin se clarifie,
Comme si l'Univers cessait au fil de l'âme.

Oui! c'est vrai que notre âme est pleine de reflets :
Arbres, visages, ciels, maquillant sa surface,
Et les astres qui sont comme des feux follets,
Et tout ce que la vie à sa surface enchâsse.

Oui! c'est vrai que notre âme au monde se fiance!
Mais qu'est-ce de mirer la simple vie humaine
Quand, dans ses profondeurs, s'ouvre un divin domaine :
Tout le royaume glauque de l'Inconscience.

Qui l'eût prévu sous cette calme nappe d'eau?
Voici le gouffre et les richesses sous-marines :
Un idéal trop beau, tombé comme un fardeau,
Et des rêves, petites algues argentines...

Puis le corail des belles lèvres attendues,
Et, par delà des sables d'or, la grotte triste
D'un amour trop rêvé qui nulle part n'existe,
Et qu'on leurre en aimant quelques pâles statues.

Vaste abîme du fond de l'âme, insoupçonné :
Un rêve qu'on croyait mort et qui continue,
Des désirs s'ébauchant dans une argile nue,
Un orgueil qui, dans l'ombre, est un roi détrôné.

Prolongement sans fin de cette vie occulte :
Tout un pavoisement, toute une panoplie ;
Une espérance un peu vague qui se déplie :
Un souvenir ouvrant sa fleur dans l'herbe inculte.

Puis des fièvres roulant leurs vagues de phosphore,
Comme si tout le clair de lune était en nous.
Quels sont ces péchés noirs que moi-même j'ignore
Et qui hantent mon âme avec de grands remous ?

Sombre trésor intérieur de mes pensées ;
Royaume souterrain auquel enfin j'accède ;
Et cette mer, du fond de l'âme, immense et tiède,
Où sont des cris et des tendresses renoncées.

Ah ! ce que l'âme sait d'elle-même est si peu
Devant l'immensité de sa vie inconnue,
Sans même le soupçon d'être un abîme bleu
Au fond duquel sa Destinée est seule et nue !

II

Toute une vie en nous, non visible, circule
Et s'enchevêtre en longs remous intermittents;
Notre âme en est variable comme le temps:
Tantôt il y fait jour et tantôt crépuscule,
Selon de brefs et de furtifs dérangements
Tels que ceux du feuillage et des étangs dormants.
Pourquoi ces accès d'ombre et ces accès d'aurore
Dans ces zones de soi que soi-même on ignore?
Qu'est-ce qui s'accomplit, qu'est-ce qui se détruit?
Mais, qu'il fasse aube ou soir dans notre âme immobile,
La même vie occulte en elle se poursuit,
Comme la mer menant son œuvre sous une île!

III

Nous avons nos Limbes obscures
Où dorment des projets mort-nés,
Comme des enfants sans figures.

Rêves en germe, espoirs aînés,
Rosiers trop faibles, lys trop pâles,
Avant l'avril déracinés.

Nous avons nos Limbes mentales
Où sont des désirs mal éclos,
Des fleurs où manquent des pétales ;

Jardins obscurs comme un chaos
Où des amours non abouties
Vivent encor, mais les yeux clos.

Ah! tant d'images décaties!
Et tout ce beau froment en vain
Qui rêvait d'être des hosties.

Sombre royaume souterrain,
Labyrinthe d'inconscience,
C'est là qu'on est un peu divin...

Un rêve y dure, un vœu s'élance;
Un espoir vit, quoique déçu;
Un reflet à l'eau se fiance;

Et cela bouge à mon insu
Dans ce clair-obscur de moi-même :
Tout un Univers mal conçu,

Et tout des songes sans baptême!

IV

Nous ne savons de notre âme que la surface !
C'est ce que sait, de l'eau, le nénuphar au fil
De cette eau ; ce que sait, d'un miroir, le profil
Qui s'y mire ; ah ! plonger dans l'étang, dans la glace !

Nous ne savons de notre âme que ce que sait
De la mer un enfant qui joue avec la vague ;
Il suit au loin, dans la brume qui les élague,
Les vaisseaux que tantôt leur ombre devançait.

Ah! plonger dans la mer! savoir tout de l'abîme:
Les monstres, les coraux, tant de trésors sombrés,
Et les zones du fond vertes comme des prés,
— Ce qu'on voyait à la surface est si minime!

Et plonger dans notre âme — elle est un gouffre aussi —
Pour voir les rêves nus, le combat des pensées,
Et les projets qui sont des perles nuancées,
Tout le Moi sous-marin dans le cerveau transi.

Pour le plongeur de l'âme y a-t-il une cloche?
Ah! oui! descendre au fond de son propre destin,
Savoir ce qui se passe en cette mer sans fin,
Et démêler tout ce varech qui s'effiloche.

Mais cette vie en profondeur, nous l'ignorons;
Ne connaissant de notre âme que la surface,
Ce que sait de la mer vaste l'enfant qui passe
Et ne voit qu'à fleur d'eau bouger les vaisseaux prompts.

V

Je rêve de plonger jusqu'au fond de mon âme
Où des rêves sombrés ont perdu leur trésor ;
Je soupçonne qu'il y a là des bagues d'or
Et des lingots à faire fondre dans la flamme
Pour y couler mon effigie ainsi qu'un roi.
Mais à quoi bon descendre en l'âme sous-marine ?
Surtout ne soyons pas le plongeur qui s'obstine :
Laissons plutôt cette richesse sans emploi,
Car les profondes eaux de l'âme sont perfides !
Peut-être bien qu'au fond du cristal reculé
Je trouverais la coupe du roi de Thulé. .
Mais quel émoi si je revenais les mains vides !

VI

Nous connaissons si mal notre pauvre âme immense !
Elle est la mer, un infini, un élément,
Qui ne cesse jamais et toujours recommence ;
Mais nous n'en savons bien que le commencement.

Notre âme ? Elle est aussi la grande Ville Bleue
Dont nous avons peur comme des enfants perdus
Qui, muets, sans oser dépasser la banlieue,
En regardent les toits et les clochers pointus.

Effroi d'entrer dans cette ville, de descendre
Dans cette mer; enfin de tout voir et savoir:
D'un ancien amour mort, ce qui reste de cendre ;
Ce qui subsiste de reflets dans le miroir.

On ne connaît qu'un peu de soi, quelques pensées
Qu'on croit mener comme un berger bien obéi.
Mais c'est la lune, au loin, qui les a recensées
Et qui les conduit paître en son jardin bleui.

On ne sait que le bord de l'âme, quelques rêves,
Un peu de flots venus au-devant de nos mains :
Tandis qu'à l'infini se prolongent les grèves...
Des plongeurs ont cherché les trésors sous-marins.

L'âme entend par moments des bruits: elle soupçonne
Que c'est sa Destinée en marche à son insu
Qui circule parmi la Ville Bleue et sonne
Les cloches, pour un deuil qu'elle n'aura pas su.

L'âme présume un peu sa vie intérieure;
Elle devine un peu par instants qu'il y a
Quelques enfants de chœur, avec leur voix mineure,
Qui cheminent dans elle en blancs Alleluia.

Vaste univers qu'elle contient et qu'elle ignore:
Tous ces élans, tous ces songes, tous ces essors;
Tant de péchés nouveaux, une faune, une flore;
Et des vaisseaux, au fond de l'eau, pleins de trésors!

Clair-obscur traversé d'ombres somnambuliques;
Désirs s'évertuant à sortir de la mer;
Rêves anciens crus morts et devenus reliques;
Fruits d'or où fait son œuvre un invisible ver.

Tant de choses que l'âme aveugle continue :
Des rêves qu'elle sent et qu'elle ne voit pas;
Une action sans but qui lui reste inconnue
Et dont on ne sait qui poursuit le canevas.

L'âme s'effraie ! Ah ! son trop peu de clairvoyance
Devant cet infini dans elle refluant ;
Et son Entendement dans cette Inconscience
Heurte la mer et meurt comme un pauvre affluent !

ÉPILOGUE

EPILOGUE

Ici toute une vie invisible est enclose
Qui n'a laissé voir d'elle et d'un muet tourment
Que ce que laisse voir une eau d'aspect dormant
Où la lune mélancoliquement se pose.

L'eau songe; elle miroite; et l'on dirait un ciel.
Tant elle s'orne d'étoiles silencieuses.
O leurre de ce miroir artificiel!
Apparence! Sérénités fallacieuses!

Sous la blanche surface immobile, cette eau
Souffre ; d'anciens chagrins la font glacée et noire;
Qu'on imagine, sous de l'herbe, un vieux tombeau
De qui le mort, mal mort, garderait la mémoire.

O mémoire, par qui même les clairs instants
Sont douloureux et comme assombris d'une vase;
L'eau se dore de ciel; le chœur des roseaux jase;
Mais le manque de joie a duré trop longtemps.

Et cette eau qu'est mon âme, en vain pacifiée,
Frémit d'une douleur qu'on dirait un secret,
Voix suprême d'une race qui disparaît,
Et plainte, au fond de l'eau, d'une cloche noyée!

TABLE

TABLE

Sceaux. — Imprimerie Charaire et Cie.

